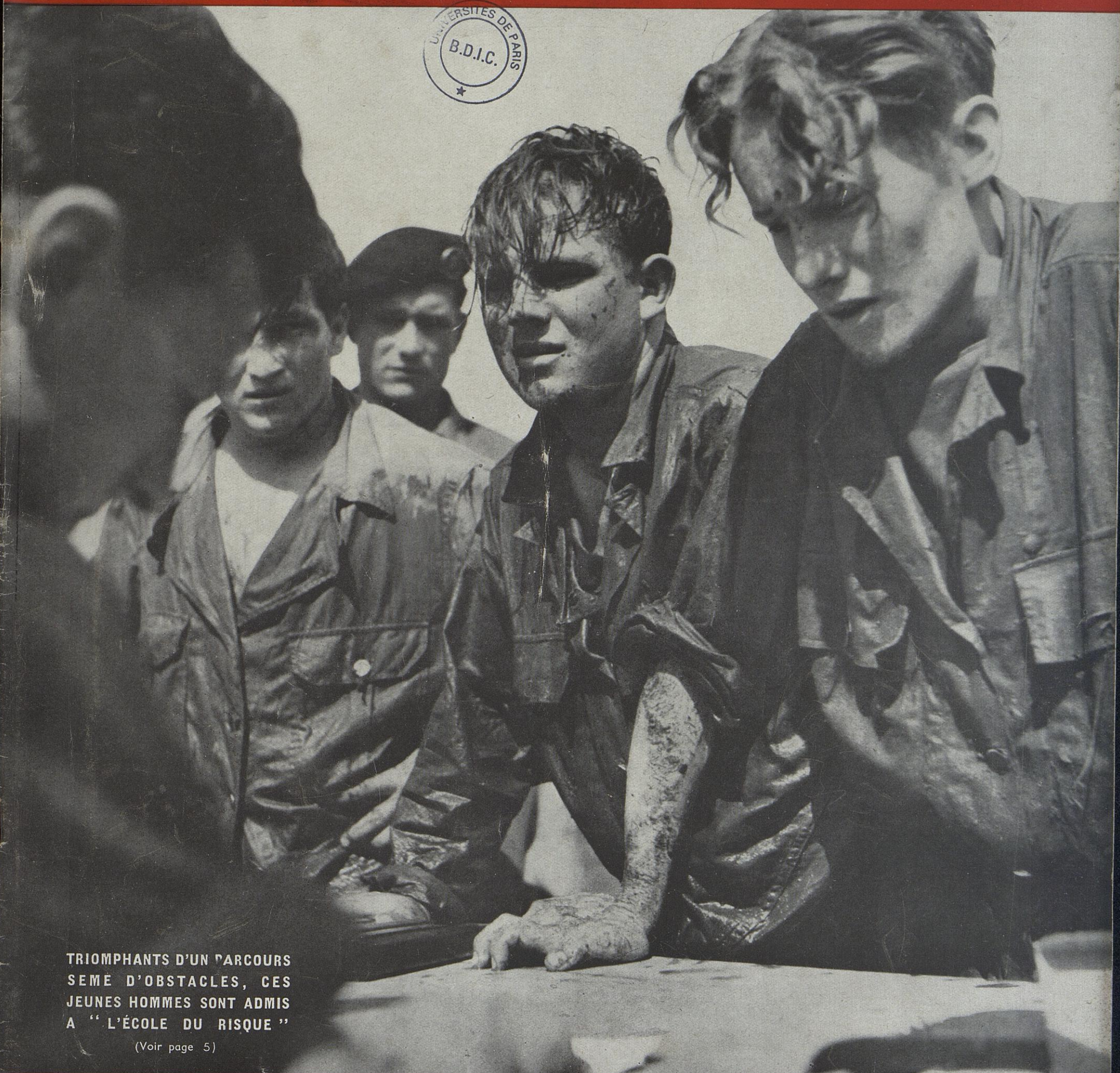


13 OCTOBRE 1945

PRIX : 30 FRANCS

LE MONDE ILLUSTRÉ



TRIOMPHANTS D'UN PARCOURS
SEME D'OBSTACLES, CES
JEUNES HOMMES SONT ADMIS
A " L'ÉCOLE DU RISQUE "

(Voir page 5)

LE KRONPRINZ, DON JUAN

FP 9

1553

HENRI IV NAISSAIT AU
CHATEAU DE PAU...



ANDRE
BAYHOURST

1863

UNE GRANDE
MARQUE
ENTRAIT DANS
L'HISTOIRE..



CAMUS

"LA GRANDE MARQUE"

COGNAC



La crise du logement ne sévit pas qu'en France. La famille Gordon, de Los Angeles (U. S. A.), expropriée par une usine, a été obligée de s'installer dans la rue.

LA FRANCE ET LE MONDE

LA THÈSE DE L'U. R. S. S.

LA fin de la Conférence de Londres a largement justifié les prévisions que nous avons présentées à nos lecteurs. Rien n'a été conclu, aucun des problèmes qui étaient soumis aux cinq ministres des Affaires étrangères n'a été résolu et, pratiquement, on en est revenu à la vieille politique de l'équilibre des forces.

Ce jeu de l'équilibre des forces consiste toujours, pour l'un, au moins, des équilibristes, sinon pour tous, à chercher le déséquilibre à son profit. Cette fois c'est l'U.R.S.S. qui — pour ce qui est visible, en tout cas — mène le train dans ce sens.

En ce qui concerne notre continent, on la voit agir pour installer son influence sur les pays balkaniques et, en général sur tous ceux de l'Est européen.

Elle va jusqu'à soutenir la thèse que ces pays doivent conclure la paix entre eux, sans l'intervention d'autres puissances, encore que les conditions de cette paix aient à être appliquées à des satellites de l'Allemagne qui étaient en guerre contre tous les adversaires de cette dernière. Il est vrai que, compte tenu de la situation prise par les Russes dans les dits pays balkaniques, ce serait eux qui, en fait, dicteraient ces conditions de paix. De toute façon ils exigent que la France et la Chine soient tenues éloignées au moins pour les parties essentielles de ce règlement, qui, cependant, est une question européenne intéressante au premier degré la première de ces deux nations. Cette dernière exigence vise à disperser le plus possible les Nations occidentales dans l'accomplissement des travaux de paix. Moscou, qui est en train de constituer en Europe un bloc oriental politique, économique et militaire, cherche en effet, à s'opposer à tout rapprochement des pays d'occident, pour pacifique, normal — voire logique — et circonscrit que soit ce rapprochement. C'est ainsi, on l'a vu, que Moscou se dresse contre la collaboration économique des dits pays d'occident, dont l'entente franco-anglaise serait le prolégomène et dont le plan français relatif à la Rhéno-Wesphalie et à la Ruhr, serait l'un des éléments. C'est, d'ailleurs, la même préoccupation qui pousse les Russes — bien qu'ils aient signé un accord général avec nous — à se mettre, depuis quelque temps, régulièrement en travers du chemin de la France, afin de diminuer son poids, de rendre, par conséquent son action moins efficace et une entente avec elle moins utile — et donc moins souhaitable — pour ses voisins. L'U.R.S.S. veut-elle

vraiment nous faire jouer le rôle de la Suède au 17^e siècle.

Mais il y a bien des indices qui semblent indiquer que ce n'est pas sur le théâtre européen que l'U.R.S.S. compte jouer la grande scène de la pièce mondiale. Le bloc d'Europe oriental qu'elle constitue visiblement — trop visiblement peut-être — pourrait bien n'être, pour elle, qu'un moyen d'action. Ce serait la couverture de ses arrières en vue d'une vaste opération dans une tout autre direction que notre continent.

Et cela nous amène à repasser dans notre mémoire la liste des revendications et des activités constatables de Moscou. Rappelons-nous donc que Moscou réclame des bases sur les Détroits — Bosphore et Dardanelles — qu'elle s'oppose au retour pur et simple du Dodécannèse à la Grèce, qu'elle demande un « Trustee sheep » individuel en sa faveur sur la Tripolitaine et qu'elle revendique une part de présence à Tanger.

Par ailleurs, elle a fait répandre le bruit qu'elle demanderait soit le « trustee » de l'Erythrée soit une base à Massaoua.

Ce premier groupe de revendications nous montre l'U.R.S.S. recherchant la libre sortie de la Mer Noire, la liberté de mouvement de sa flotte en Méditerranée, par la double couverture des côtes balkaniques au Nord et tripolitaines au Sud, la surveillance des deux accès de cette mer — Suez et Gibraltar — et de l'entrée de la mer Rouge. Conjointement l'U.R.S.S. s'appête à réclamer Kars et Ardahan à la Turquie, de façon à pouvoir faire pression sur elle par une pince dont la première branche serait en Mer Noire et la seconde en Asie Mineure et à l'immobiliser ainsi en cas de besoin. Enfin, prolongeant les revendications sur Kars et Ardahan, les Russes ont profité de la présence de leurs troupes en Iran pour y faire une forte propagande et se proposent d'obtenir du gouvernement iranien une voie de passage jusqu'au golfe Persique.

En Extrême-Orient l'U.R.S.S. a récupéré Vladivostok et l'on sait que son occupation de Sakhaline et des Kouriles doit, dès maintenant, être tenue pour acquisition définitive. En outre, elle est, pratiquement, maîtresse de la Mandchourie, grâce à la position que lui confère son traité avec la Chine, qui ne reste souveraine de ce pays que théoriquement. Quant à la Corée, état redevenu prétendument indépendant, il ne sera qu'un ins-

trument entre les mains des Soviets, qui, au surplus y auront officiellement une base à Dairem. Ajoutons que le traité russo-chinois dont nous venons de parler, n'aurait aucune signification durable s'il ne signifiait implicitement une collaboration des deux pays en vue de la réalisation de certaines arrière-pensées.

Ce deuxième groupe d'activités — faits ou revendications — nous montre, cette fois, l'U.R.S.S. voulant occuper une situation puissante, directement ou par Etats interposés, en Extrême-Orient et dans les mers du Sud. Il convient, en effet, de ne pas exclure l'hypothèse selon laquelle elle tente d'étendre son influence plus au Sud, d'abord, sous le voile de la Chine. Ce pourrait être une explication de l'attitude de cette dernière en Indochine. Il est bien certain que Tchoung-King n'exécute pas une opération d'envergure semblable à celle qui consiste à tenter notre éviction de ce pays — même en y appliquant des procédés de politique extrême-orientale — sans avoir quelqu'un derrière lui et l'on sera immédiatement tenté de penser que ce quelqu'un ne peut être que son nouvel allié de Moscou — allié qui, en vérité, sera un tuteur impératif. Le traité russo-chinois fait comprendre que les intérêts de l'U.R.S.S. joueront à plein partout où la Chine sera présente. L'Indochine est une admirable position stratégique, au Sud de la Mer de Chine, à l'ouest des Philippines, au nord de Malacca.

Voici donc résumés les deux groupes d'activité de l'U.R.S.S. Ils suffisent à démontrer que l'action russe en Europe n'est que l'établissement d'un bastion protecteur. Le premier groupe semble gênant surtout pour l'Angleterre en immobilisant cette dernière. En fait, il fait finalement partie d'une prise de position en Extrême-Orient par l'Ouest. Le second est directement la prise de position par l'Est. Et l'ensemble aboutit à une menace pour les Etats-Unis, qui ne vont pas tarder à voir un danger se dresser dans les mers du Sud.

Que fait l'Amérique pour parer au danger? Il semble qu'on y veuille traiter l'affaire par la douceur et la séduction. Elle paraît avoir fait des concessions à l'U.R.S.S. sur le dos des autres et Washington retarde l'autorisation de transport en Indochine des troupes françaises, ordre que Marc Arthur, lui-même, réclame, ce, sans doute, pour amadouer la Chine.



FRANCE-ALLEMAGNE

par Alexandre ARNOUX

DONC toutes les guerres, peu à peu, s'éteignent. Après des années de massacres militaires et d'exterminations civiles, après l'écrasement de l'Allemagne passée au laminoir, dont il ne subsiste qu'un ruban transparent, qu'un fantôme sans squelette, voici le Japon qui capitule et l'immense Asie, sinon clarifiée et apaisée, du moins rendue à une tranquillité trouble. Dans les dernières fermentations du tumulte, le foisonnement des ombres, dont quelques-unes menaçantes encore, nous voyons se dessiner des lignes d'ordre, briller vaguement la promesse des règles d'or. Nous n'avons pas conjuré, certes, tous les périls de discordes et de conflits, le ciel n'est pas pur définitivement, à supposer que ce mot, cet adjectif possède un sens quand il s'agit d'un monde qui vit, qui fabrique toujours de l'histoire ; nous entrevoyons cependant un palier, une possibilité de respirer, activement et hors des fièvres malignes, des cauchemars oppressants, pendant un nombre de générations que mon espérance ne veut pas témérairement limiter.

Voici le moment venu peut-être, à cette promesse de halte qui nous rafraîchit, de jeter un coup d'œil en arrière, de mesurer notre existence cabotée et d'une si inextricable confusion, d'en dégager la courbe surchargée d'événements, d'exaltations et de dépressions, effacée et brouillée par tant de joie provisoire, d'épreuves indélébiles, d'erreurs du jugement, de perversions même de l'instinct. Si je parle parfois à la première personne, ce n'est point de l'égotisme, c'est seulement par défaut d'hypocrisie et parce que, témoin de moi-même, je me connais mieux, et par l'intérieur ; toutefois, je ne me détache pas de ma tribu ; je ne me distingue pas d'elle ; je m'exprime ingénument ; mes anecdotes personnelles appartiennent à son fonds commun.

Ma génération, née des vaincus de 1870-71, n'a pas eu, nationalement, une enfance, une adolescence heureuses. L'Allemagne planait sur nous, accablait le milieu où nous nous formions, et de deux manières opposées : nul de nos pères n'y échappait. Les uns, les patriotes, les revanchards, marqués à jamais de l'humiliation, agités maladivement de volonté de puissance et procédant par à-coups, par sursauts ; les autres hantés d'humanitarisme, de pacifisme, de réconciliation des peuples, mais ne possédant pas cette force équilibrée qui conduit seule à la paix véritable ; car il faut, pour composer avec les partenaires, pour établir des traités supportables et qui durent, une assurance et une raison solide que les sournois complexes d'infériorité aveuglent et désaxent ; toute nervosité et toute faiblesse empêchent les arrangements, les faveurs nécessaires consenties à la partie adverse et leur donnent un caractère de défaite inavouée, dont on souffre. Nos maîtres se partageaient donc en deux camps, qui s'influaient du reste, qui participaient l'un de l'autre, et plus, hélas ! par leurs égarements que par leurs vertus.

Coiffes alsaciennes, cathédrale rose de Strasbourg, imageries angoissantes. De l'autre côté, les grands appels internationaux, les enthousiasmes candides de la fraternité universelle. Tout cela pêle-mêle, utilisé souvent par la plus basse politique, par les plus vils intérêts.

Aussi loin que je me souviens, toujours cette dualité, cet affrontement France-Allemagne, où nous tenions le mauvais bout, où l'ennemi exerçait l'ascendant, nous imposait le jeu. Pourtant nous poussions cabin-caba. Nous avions, et malgré nos pères, fort intellectuels et peu soucieux de leur guenille, découvert le sport et ses lois ; nous savions que l'effort et l'efficacité ne se comptent pas en mots mais en chiffres, en temps, en poids, en longueur et qu'on ne peut gagner que si l'on juge avec précision le rival et soi-même, qu'on ne se fabrique pas un style avec des fureurs et des désespoirs. La France n'a pas servi ces jeunes garçons et n'a pas su se servir d'eux ; cette élite qui se dressait sur de pauvres terrains à l'herbe malingre, elle n'en a pas tiré le suc, elle ne lui a pas permis de se recruter au-delà de quelques groupes, de s'élargir, de contaminer bénéfiquement la nation. En 1914-18, elle l'a sacrifiée. Je ne dirai pas vainement, puisque nous avons remporté la victoire. Mais nous l'avons payée trop cher, de trop de sang, et de celui des meilleurs.

Un Allemand me disait à Munich, l'année, je crois, du plébiscite de la Sarre : « Nous avons perdu la première manche ; nous remporterons la seconde. Sinon, du moins, la troisième. Nous possédons plus de vitalité que vous ; à l'usure, nous sommes imbattables ! » Que pense-t-il aujourd'hui ? L'Allemagne, à la seconde manche, a subi le désastre le plus terrible, le plus total qu'un peuple ait jamais éprouvé. Espère-t-elle s'en relever ? Et dans combien d'années ? Nation d'une persévérance, avouons-le, d'une folie qui touche au sublime de l'absurdité, prépare-t-elle dans la dissimulation, une dissimulation si accomplie qu'elle semble parfois la tromper elle-même, prépare-t-elle, éparse, trançonnée, laminée, un lent redressement qui profitera de la mésentente possible, des bévues de ses vainqueurs ? En tout cas, pour ceux de ma génération, le problème change de face et nous déconcerte ; nous nous habituons mal, en dépit de nos efforts à un bouleversement des notions ancrées en nous, que nous jugions définitives.

En 1918, nous pensions avoir liquidé, au moins provisoirement, la querelle France-Allemagne, affaire capitale de l'Europe et du monde depuis près d'un siècle. Exsangues et glorieux, par manque de sagesse, de vigueur, de clairvoyance, nous avons joué spectaculairement du triomphe et l'avons gâché. Qui nous blâmera ? Notre jeunesse secouait la poussière du désastre héréditaire ; nous rattrapions notre enfance assombrie, notre adolescence étriquée, politiquement s'entend. Nous jouissions d'une patrie reclassée, illuminée, aérée après des années de pénombre et d'étouffement. Au milieu de tant d'inflations, il y en a eu une, aussi, du contentement de nous-même, en tant que groupe humain. Mais nous avions fini le combat sur nos nerfs ; et d'autres, ennemis ou alliés, conservaient leur chair presque intacte. Et les vieilles fautes recommencées ; le verbalisme de droite ou de gauche ; l'irrégularité de la tension ; crises ambitieuses ou d'abaissement ; optimisme fébrile, pessimisme morbide ; horizon étroit ; incapacité d'interpréter les faits autrement qu'à travers nos passions ou nos sentiments. Revenant d'outre-Rhin, peu après l'avènement du nazisme, voulant avertir mes amis, on m'a traité à la fois d'hitlérien parce que je constatais la puissance du nouveau régime, et de communiste parce que j'avertissais des dangers que nous courrions, que je me méfiais des démonstrations d'amitié, de la main tendue, que j'avais observé de près la violence du national-socialisme, son absence de scrupules, sa cruauté. Les Français, et de tous les partis, n'écoutaient que les inclinations de leur cœur ; ils se refusaient au réel, ainsi que des convalescents embués. J'ai compris alors que la demi-victoire, achetée hors de prix, ne nous avait pas donné la santé, ne nous avait pas purgé de tous les miasmes. Cet état ambigu, cette turbulence intime favorisaient sans doute l'invention et la création. De là l'éclat, pendant cette période d'euphorie instable, des arts et des lettres, d'une science aussi que la remise en question des axiomes, la dissociation infinie de la matière, n'effrayaient pas.

Puis l'écroulement de 1940, dont nous nous sentons tous responsables, les uns par leur action détestable, leur soumission hypnotique à l'apparence d'ordre étranger, les autres par leur indifférence, leur répugnance à réagir, leur sceptique passivité. L'occupation, les trahisons d'une minorité masochiste et son enivrement de tyrannie subie et répercutée, la reprise du contact de la patrie avec elle-même, la résistance, une contagion d'héroïsme et enfin, au bout de la libération, une sorte de désenchantement, de ferveur hésitante, de vertige au bord des abîmes de l'espoir.

Voilà, pour le moment, ce qu'il faut vaincre. Ne cherchons pas d'excuses ni de faux-fuyants. Sous-alimentation, surmenage, pénurie de charbon, de sucre, de beurre, évidemment cela compte et ne facilite pas notre reprise morale. Mais la raison essentielle du désarroi se situe plus profondément, au cœur de notre substance. Obsédés par le duel France-Allemagne, qui a bercé, envoûté notre jeunesse et notre âge mûr, nous avons peine à concevoir que ce mythe, cette armature se dérobe soudain, nous laisse au-dessus du vide. L'obsession de l'insulte, plus tard de la victoire, celle de la catastrophe en dernier lieu et du raidissement en vase clos contre l'occupant et contre ceux même qui prétendaient, les asservir, nous guider, cette obsession continuée sous diverses formes se dissout. Nous avons négligé, attelés à des tâches absorbantes, de regarder le monde. Et peut-on nous le reprocher quand nous devions nous ramasser si impérieusement sur notre être ? Aujourd'hui, nous ouvrons les yeux. L'Empire allemand dégonflé et plat comme une baudruche, nous, les Français, relégués à un rôle de second plan par l'ampleur du théâtre d'opérations et les géants d'Asie et d'Amérique. Le Rhin ? Un filet d'eau. L'Alsace et la Lorraine, un pain à cacheter sur l'échiquier qui couvre le monde. Nous avons gagné notre petite partie individuelle, à deux plutôt ; l'avenir nous engage dans une mêlée innombrable, nous associe où nous heurte à des monstres. Brusquement, avant tout repos, le destin, sous peine de léthargie, nous impose de modifier l'échelle de nos pensées et de notre imagination, de passer du binaire au multiple, du provincial au global. Épreuve difficile. Les mots et les étalons des valeurs, à certaines époques, changent de sens et d'ordre de grandeur ; les haines et les amours qui nous soutenaient se pulvérisent ; nos ennemis nous abandonnent et nos idées, nos ambitions ne rencontrent plus devant elles qu'un brouillard grandiose aux signes mal déchiffrables. Malheur à qui se résigne ou se complait aux prodiges défunts ! Nouveaux outils, nouveau langage, adaptation neuve ; qui s'y refuse disparaît de la scène, entre aux cavernes des momies. Malgré notre épuisement, à cause de lui, notre patrie réclame de nous un dur travail. Ni renoncement ni avidité gloutonne, ni délire ni dégoût ; une vue nette, la souplesse, l'ardeur et une sagesse constructive. Que si, longtemps vedettes, un emploi moins en évidence nous déçoit un peu, songeons qu'il n'y a pas de place de deuxième rang à qui la remplit bien. Et qui prophétiserait ce que l'avenir réserve à ceux que l'infortune a durcis et que l'éclaircissement de leur sort n'éblouit pas. A qui s'harmonise loyalement à l'univers et le comprend, le saisit dans sa diversité mouvante, à qui ne s'accroche pas aux idoles en ruines et aux calamités surmontées, à qui accorde sa patience et son obstination à l'imprévisible, le Destin réserve des surprises et des faveurs.



En mauvaise posture...

L'ÉCOLE DU RISQUE

« A bas la caserne ! », dit le général Schlessler

Le général Schlessler, chef de la 5^e division blindée, qui a installé son P.C. au trop fameux château de Sigmaringen, est, à sa manière, un antimilitariste. Il ne propose rien de moins que d'abolir la caserne. Ce qui lui vaut la sympathie, non seulement des recrues, mais de tout le monde. A côté de centres professionnels où les démobilisés peuvent se réadapter à leur ancien métier ou en apprendre un nouveau, le général Schlessler a créé une véritable « école du risque », où le deuxième classe courtelinesque cède la place au jeune premier moderne plus habile à sauter en parachute qu'à « faire le mur », et plus rompu aux subtilités du jiu-jitsu qu'aux corvées de pommes de terre...



Le général qui veut abolir la caserne

de Colmar, celle de Stuttgart.

Nommé général, il prend alors le commandement de la 5^e division blindée. A un rythme déconcertant, il atteint Lindau et passe la frontière autrichienne. Le tunnel de l'Arlberg est franchi quand sonne le « Cessez le feu ».

La victoire est venue. Mais le général Schlessler ne considère pas sa tâche comme terminée.

EN short, la chemise kaki entr'ouverte, bronzé, fin, racé, le général Schlessler se tient sur la terrasse du château de Sigmaringen, rendu célèbre par une autre présence.

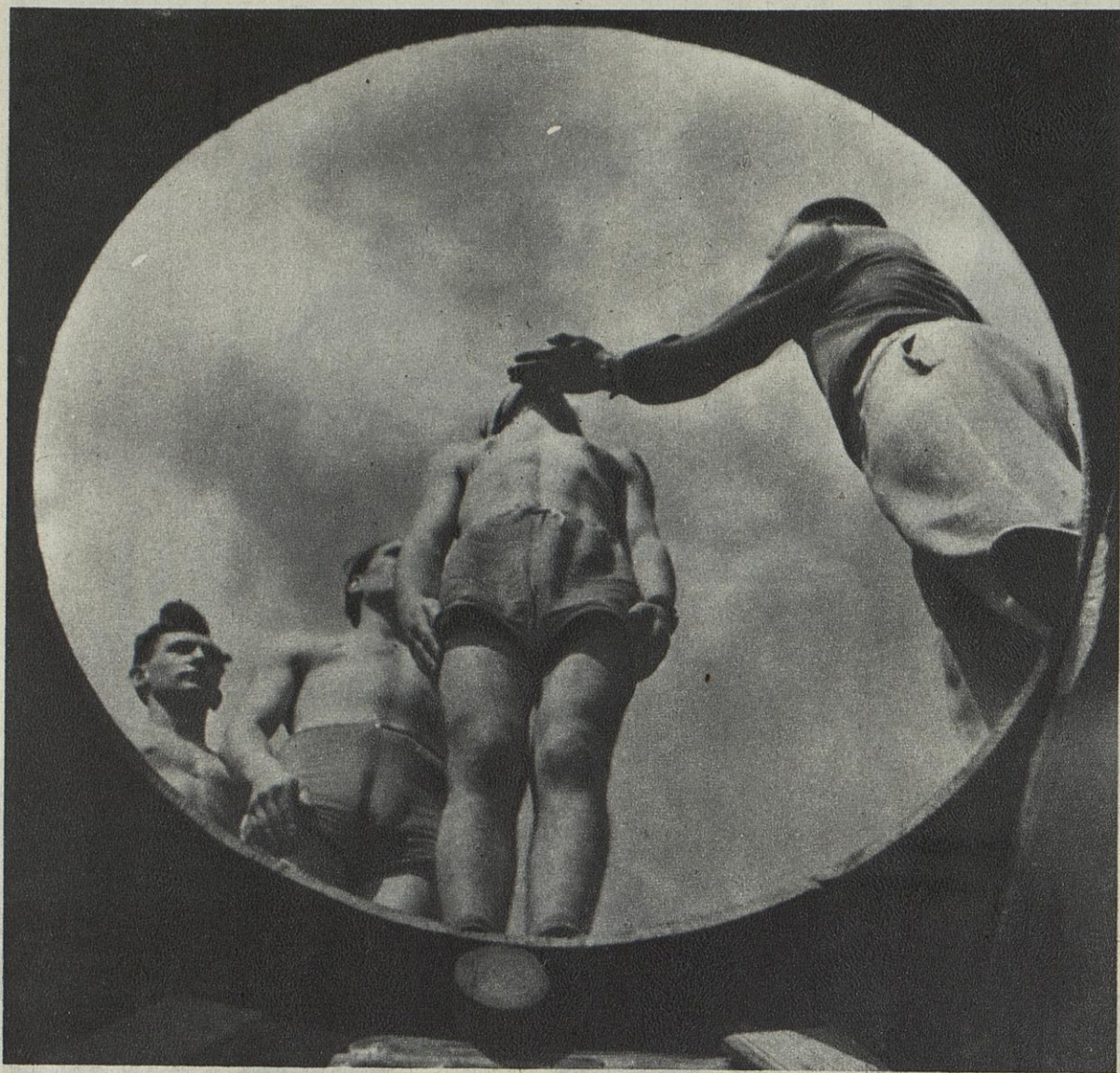
Mais ses paroles exorcisent les fantômes du passé. Il regarde droit devant lui, comme il l'a toujours fait.

A vingt ans, conduisant une compagnie franche, il fut nommé capitaine. En 1919, vingt Saint-Cyriens passaient sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile lors du défilé de la victoire. Guy Schlessler était un de ceux-là. En juillet 1940, évadé pour la troisième fois, il sauta d'un premier étage à Montbéliard et parcourut 700 kilomètres semés de pièges et de dangers mortels pour rejoindre la zone Sud.

Venu d'Afrique en novembre 1944, le colonel Schlessler s'empare d'Héricourt, de Dannemarie, puis c'est la prise



Retournement d'une situation.



Avant de sauter, un moniteur rectifie la position. Un coup au menton lui rappelle qu'il doit porter la tête haute.

« L'armée française 45, me ait-il, pose des problèmes qu'il faut résoudre d'une façon qui peut paraître révolutionnaire. Cela ne nous arrêtera pas. Nous tentons une formule nouvelle, nous quittons les chemins battus pour suivre des sentiers broussailleux, mais nous savons où nous allons.

« Ces hommes qui furent nos compagnons et qui ont vécu la grande aventure sont maintenant dépayés. Beaucoup vont nous quitter. Il faut les réacclimater peu à peu à la vie civile. C'est pourquoi viennent d'être créés pour les futurs démobilisés des Centres Professionnels où ils peuvent, soit reprendre contact avec leur ancien

métier, soit en apprendre un. A Hausern, dans un village communautaire, ils peuvent étudier les méthodes des fermiers du Wurtemberg.

« De nouveaux soldats nous arrivent. Pour eux, j'ai fait la guerre à la caserne. Assez de ces taudis, de ces parcs à bestiaux abrutissants et laids. Vous allez voir un peu partout, dans des paysages ravissants, des châlets et des maisonnettes où ils vivent désormais. Six par chambre au maximum. Les lits ont des draps, il y a des fleurs sur les tables et des miroirs au mur. On mange dans de la vraie vaisselle des plats cuisinés avec soin.

« Les « Foyers du combattant » sont des clubs confortables où l'on se retrouve avec plaisir.

« Mais, surtout, on vit au contact de la nature, le torse nu.

« Je lutte de toutes mes forces contre les légendes du pioupiou, de l'ami Bidasse et du colonel Ronchonnot. Nous avons le droit de parler : eh bien, nous exigeons qu'on ne nous ridiculise plus dans des films immoraux et inadmissibles.

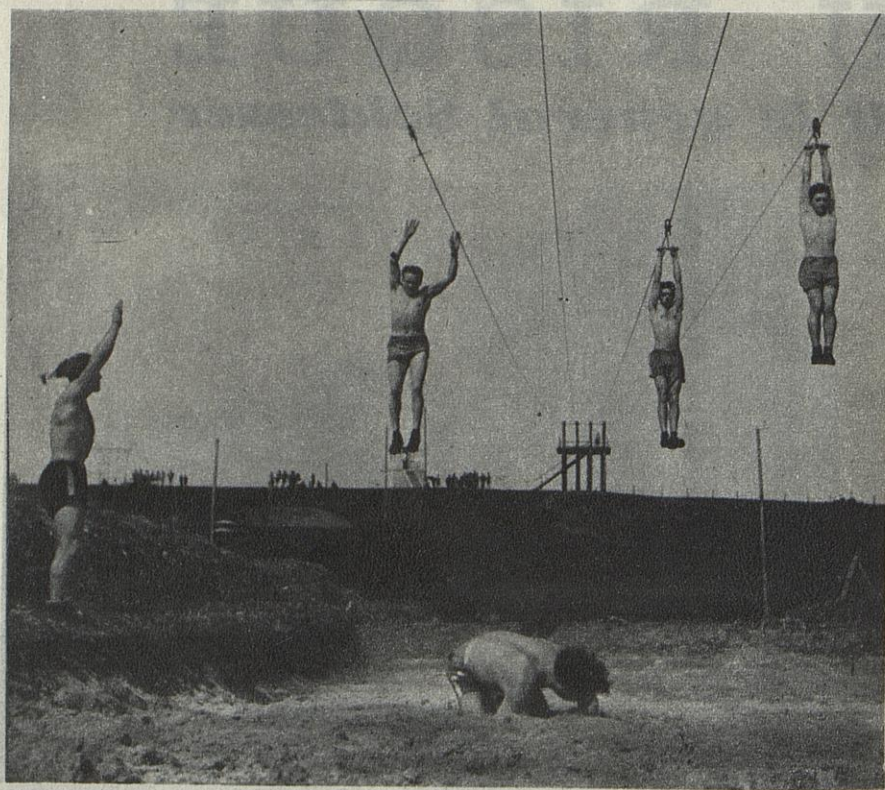
« Je ne parle pas en militaire, mais en patriote. L'armée doit s'intégrer dans la nation et la nation doit être fière de nous car nous avons retrouvé les chemins oubliés de la grandeur française.



Closed-combat : l'Allemand plonge aux jambes.



Un écart opportun.



Le courage ne suffit pas pour sauter, il faut y mettre du style.



Double saut périlleux sur cheval d'arçon par des novices.

« A nos hommes, nous donnerons la pleine conscience de ce qu'ils sont, de ce qu'ils valent.

ICI, ON FABRIQUE DES HOMMES

C'est non loin de Ravensburg, à Grund Kraut, que j'ai vu la réalisation dont le général Schlessler est le plus fier : ici s'entraîne le 1^{er} groupement de bataillon de choc.

Celui-ci partit de Tunisie pour débarquer en Corse. Parachutés, les hommes attaquaient par petits groupes et souvent seuls. Ils firent des coups de main d'une folle bravoure, d'une témérité extraordinaire.

Par la suite, employés comme infanterie d'élite, ils connurent de très fortes pertes.

Ces morts, on les remplace. Et les hommes qui leur succèdent doivent être dignes d'eux. Le colonel Gambiez est à leur tête. Il suit lui-même un entraînement incessant.

L'animateur est le lieutenant Crespin. Il a trente ans, une forte personnalité, un très beau passé dont il ne parle jamais. Si on l'interroge, il hausse les épaules :

« J'ai fait mon boulot ! »

Son boulot : une conduite héroïque lors de la campagne de France et de Tunisie. Moniteur d'éducation physique, il est un chef né.

« Ici, me dit le lieutenant Crespin, nous ne faisons pas du sport, mais du matraquage sportif. Les hommes subissent un entraînement intensif, violent. Dès qu'ils nous arrivent, on les flanque dans le bain. Vous allez voir. »

Un coup de sifflet. Une douzaine de gars en slip se rangent devant lui.

« Ils sont là depuis hier matin. On va les acclimater. »

Les hommes doivent exécuter un saut périlleux. Ils ont le droit de le rater, mais pas celui d'hésiter.

— Toi, dit le lieutenant, tu peux faire tes bagages. Celui auquel il vient de parler serre les dents, recommence, tombe malencontreusement et ne peut bouger.

— Ce n'est rien, une entorse, dit Crespin.

— Je peux rester, mon lieutenant ? demande le gars qui a réussi à se relever et se dirige vers l'infirmerie.

— Oui. On essaiera encore.

Puis, se tournant vers moi :

« Chez nous, la douleur n'existe pas. Tous les jours nous avons une vingtaine d'accidents. Et, quelques fois, des morts. »

Le champion Christian Duverger minute une course. Mogniard, du Racing Club, Le Gall, Benichou, Bonino, suivent l'entraînement d'autres gars.

Le lieutenant Crespin arbitre un match de boxe.

— Il s'agit de frapper, crie-t-il.

Une équipe pratique le closed-combat.

« C'est une chose formidable. On apprend à attaquer et à se défendre en silence. Parachutés à quelque 40 kilomètres des lignes, il nous fallait réduire à merci une sentinelle. Connaître à fond le moyen de ne pas se faire tuer, ça vous gonfle un homme.

« Le sergent Bienès, champion de lancer de javelot, est un maître du closed-combat. Son adversaire porte l'uniforme vert-de-gris. Ça donne plus de cœur au ventre.

« Le plus dur est l'entraînement de parachutage. Il y a deux façons de sortir, par la portière, en se jetant violemment en avant après avoir pivoté sur soi-même, et par la trappe.

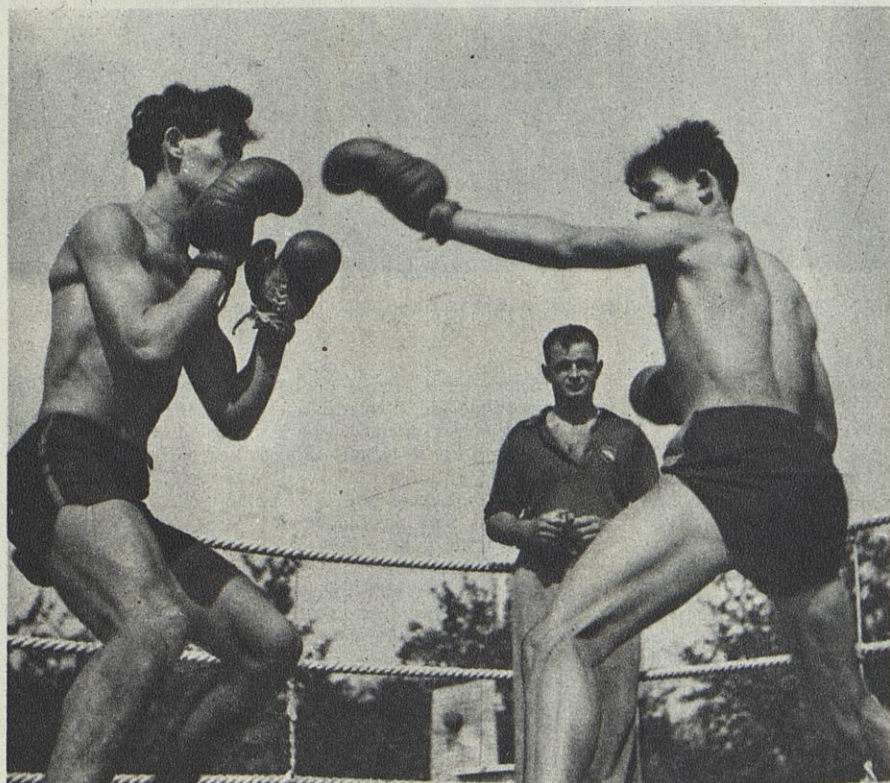
« La trappe est l'exercice détesté entre tous.

« Il consiste à se jeter, les yeux fermés, dans un trou de quatre mètres de hauteur. »

Un gars ouvre les yeux et le lieutenant le renvoie.



Passage d'une palissade avec rondins. Il faut faire vite, et la mitrailleuse de l'instructeur n'est pas chargée à blanc.



Sur le ring, en plein air, il s'agit de frapper dur et d'encaisser sans broncher.



Les sirènes mugissent, les bombes éclatent, et les moniteurs tirent à balles réelles.



Un nivelage plutôt brutal ou la technique de la chute sans filet.



Christian Duverger, champion de course, s'est gravement blessé en dressant un cheval.



Le colonel Gambiez donne l'exemple d'un entraînement intensif.



Trois tombes postiches mettent les jeunes recrues dans l'ambiance de l'Ecole du risque.

— Cinq paquets de cigarettes à celui qui sautera le mieux, propose-t-il.

Un autre hésite. Il le pousse brutalement. En arrivant au sol, il a la peau du dos entièrement écorchée.

— Il vaut mieux te faire matraquer ici que dans le taxi, dit le moniteur avec calme. Va te faire soigner, mon vieux.

ET LA GUERRE CONTINUE

Maintenant, les gars, accrochés à une roulette, descendent la vallée sur des fils de fer de 120 mètres de long. Avant le but, ils doivent se laisser tomber au sol, les jambes serrées, d'une hauteur de 6 mètres. Si l'on rate son coup, on peut s'écraser contre un poteau. En cours de route, il faut également relever une signalisation qu'on doit donner au contrôle.

— Faites comme moi ou je vous casse la figure, dit le lieutenant Crespin en s'élançant... Ou, plutôt (on entend sa voix qui s'éloigne, riieuse), vous vous la casserez bien tout seuls.

Trois tombes postiches mettent les soldats dans l'ambiance.

« Pour ne pas avoir su nager », dit l'une.

« Pour avoir manqué de sang froid », dit l'autre.

La troisième attend son inscription.

La roulette a un tel succès, que les gosses du village en ont bâti une en miniature non loin de là.

— Maintenant, au parcours, ordonne un moniteur.

C'est une suite d'obstacles, séparés les uns les autres de 25 mètres, qu'il faut franchir, avec tout son barda, le plus rapidement possible. Le parcours est accompagné par le hurlement des sirènes, les cris des moniteurs qui sont en avant, le bruit des grenades et des balles réelles tirées à 30 centimètres des visages. Des grenades éclatent, des bombes fumigènes explosent. C'est l'atmosphère même de la guerre...

Départ sous les barbelés, un peu plus loin, barres horizontales séparées de 1 m. 50; viennent ensuite une fosse de 1 m. 50 de haut et 4 m. 50 de large, une palissade avec rondins de 3 mètres de haut, des tuyaux en ciment dans lesquels il faut se glisser, d'autres barbelés, trois

palissades de 9 mètres de haut, une tranchée, un fossé, un portique de 6 mètres dont la barre horizontale a 10 centimètres de large, un fossé plein d'eau...

Un gars est resté sur le bord. Les balles sifflent à son nez.

— Recommence, crie le lieutenant.

— Je ne sais pas nager.

— Je m'en fiche... Noyez-le, vous autres.

Le gars a fini par passer.

Après un fleuve de boue et un passage à la tyrolienne de câbles horizontaux de 15 mètres de long et de 7 mètres de haut, encore des barbelés.

A l'arrivée, l'équipe vient en rang, en chantant, puis subit un test d'observation et d'attention car, durant le parcours, sont apposés des tableaux de couleurs différentes où sont écrits des chiffres qu'il faut avoir retenus.

Le lieutenant Crespin les regarde venir, noirs de fumée, transpirant, sales et heureux.

— Des gars bien, dit-il.

Oui, des gars bien...

Reportage Michèle Nicolai.
Photos Gaston Paris.

CRAVATE BLANCHE

La Justice française en est à son second procès capital. Hier, Pétain; aujourd'hui, Laval. Après coup, on s'aperçoit que la direction des débats a changé et que le procès d'un homme est devenu le procès d'un symbole. Serrés de près par la rigueur des inductions, les faits changent de forme et de poids, les origines se mêlent aux responsabilités et les coupables entraînent avec eux les accusateurs. Le contraire serait surprenant. L'outillage de la Justice fausse inévitablement ces procès. Nul texte juridique ne peut s'éloigner du contenu humain de l'accusation. Les crimes qu'on reproche à Pétain et à Laval glissent sur la matière quotidienne d'une nation. Ces crimes regardent l'esprit. Mais il n'y a pas de tribunaux de l'esprit. Sauf celui de l'Histoire.

La Haute Cour n'est pas en mesure de donner les mobiles secrets d'un homme. Pierre Laval est toujours le même, qu'il soit l'enfant de Châteldon ou le garde des Sceaux, le compagnon de Jouhaux et de Berthon sur le fameux carnet B ou le ministre des Affaires étrangères, le candidat socialiste ou le président du Conseil, l'avocat de la C.G.T. ou le porte-parole de la collaboration.

« Je tiens à rester maître de ma maison. » « Je veux rester sauvage et n'être le prisonnier de personne. » Ce sont ses phrases favorites. Mais qui peut dire ce qu'il entend par *raison*? Au cours de son procès, il a rappelé avoir serré la main de Staline et du Pape, de Hitler et d'Eden, de Mussolini et de Mandel. Il affirme qu'un rendez-vous avec le Diable ne le gênerait aucunement, pourvu que le bien en sorte.

Un tribunal peut-il transformer cette déformation de l'esprit en crime? Comment sévir, sur le plan de la vie matérielle de l'homme, contre ces contacts avec le Diable sous prétexte de conquérir le Ciel?

Machiavel n'est pas en odeur de sainteté. Mais il n'a pas été excommunié non plus. Ceux qui ont choisi les voies de la politique ont cru que Machiavel était la source de toute « combinaison » et que le Prince demeurait la bible des rapports politiques. Le Prince négligeait un facteur qui s'égare d'ailleurs de plus en plus : l'honneur.

Laval — comme tant d'autres — a choisi la raison d'Etat contre l'honneur. Il est perdant. La Haute Cour le condamne-t-elle parce qu'il est perdant ou parce qu'il a choisi la raison d'Etat?

Le président Mongibaux devrait avoir le droit de dire : — Accusé, levez-vous. Vous étiez l'homme de la Raison d'Etat et vous êtes dressé contre l'homme de l'Honneur. Vous avez voulu coûte que coûte continuer la vie matérielle, la vie sordide de la France, quand l'éternité de son âme exigeait tous les sacrifices. C'est à ce titre que la Haute Cour prononce contre vous la peine de mort.

Mais la Justice ne juge pas dans le domaine de l'esprit. Dans ce domaine, Laval ne pourrait rien dire. L'esprit est un cristal qui réfracte les lumières et les zones d'ombre ne l'atteignent pas.

La Justice discute sur une lourde tapisserie où Laval peut entraîner tous les figurants. La Justice reproche à Laval d'avoir marchandé la livre de chair de la France. La Justice lui reproche d'avoir songé à la matière périssable et elle n'est pas suffisamment pure et indépendante pour lui rappeler les mille ans d'histoire qui voulaient que la tradition de l'esprit français fût continuée.

Ainsi, la majesté de la Justice sonne creux et se borne à exercer un rôle de simple police.

Laval représente, ou incarne en quelque sorte, un esprit de compromis qui gangrène le pays. Laval est coupable, sur le plan de l'esprit, au même degré que les piliers du marché noir — vendeurs et acheteurs — ou que les auteurs de neuf millions de lettres anonymes. Evidemment, le client du marché noir nous jurera qu'il ne pourrait vivre autrement. Mais la question n'est pas là. Son âme devrait primer son corps qui passe.

Cet argument n'a pas cours parmi les hommes, car les juges sont des hommes, et, souvent même, pas irréprochables. Ces hommes exigent des faits et, autant que possible, des preuves à trois dimensions. L'esprit étant privé de ces mesures, on le déclare embarrassant.

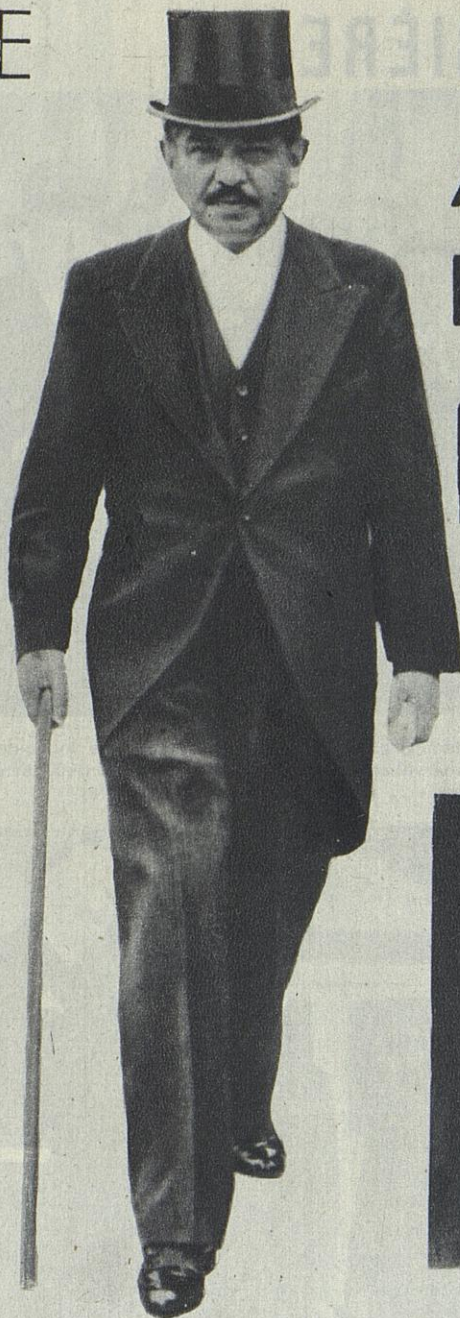
Personne, par exemple, ne songe à Laval comme à l'Homme de la Raison d'Etat; et à de Gaulle comme à l'Homme de l'Honneur, abstraction sociale de l'esprit. L'« homme moyen » se dit simplement que Laval est perdant et de Gaulle gagnant.

La Justice actuelle est ainsi faite. Même au procès de Lunebourg on reproche aux sadiques des camps de concentration la carence de vitamines qu'ils provoquaient; mais on ne songe pas un instant à leur reprocher la carence d'esprit qu'ils obtenaient de leurs victimes.

Le procès Laval ne sera donc pas un procès dans le sens socratique. Le monde qui le juge est un monde qui triomphe par la force, la force au service du bien, mais force quand même. C'est une justice portée par les croiseurs de bataille et les armées aériennes. Cette justice portée par la force contient les meilleurs arguments de Pierre Laval: lui aussi a cru à l'infaillibilité de la force. On ne niera pas à Laval le bon sens, l'esprit terre à terre du « bougnat »: s'il avait cru un instant à la faiblesse de la force nazie de 1940, il n'aurait pas engagé sa vie dans une aventure, perdue *a priori*. Se défendre, pour lui, est donc un jeu, quelle que soit l'issue du procès.

D'ailleurs, au lieu de juger Laval, c'est la Haute Cour que l'on juge, Haute Cour composée d'hommes mortels et faillibles, qui n'ont pas joui dans le passé de vues particulièrement prophétiques et qui ne savent pas dire: « Nous vous jugeons, Pierre Laval des Arvernes, au nom de l'Esprit. » — M. I.

AME NOIRE LAVAL



L'enfant de Châteldon.



Son premier succès « démocratique »: Laval est député d'Aubervilliers, battant le porte-parole de Déroulède.



Son premier succès gouvernemental: président du conseil, assisté de Maginot, Briand, Bérard, Tardieu, Flandin.

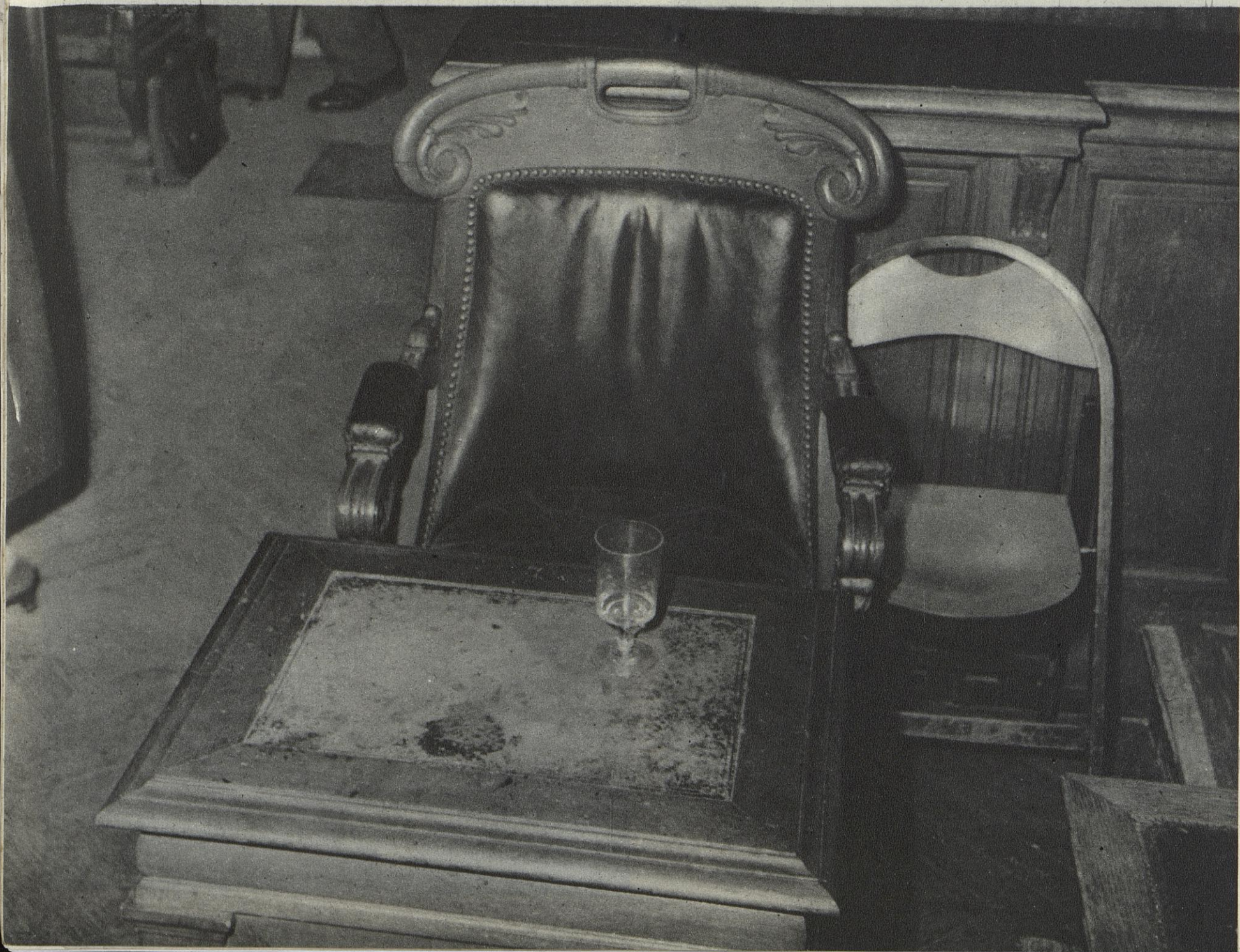


Je souhaite la victoire de l'Allemagne.



Dernière manœuvre : Laval se livre aux Américains.

L'ÉPILOGUE du procès était prévu, la condamnation à mort était promise depuis longtemps et, de plus, inscrite dans la voie choisie par Laval. Malheureusement, cette condamnation n'a pas la violence auguste de la colère révolutionnaire, ni la sévérité implacable de la justice. C'est un règlement de comptes entre hommes de parti et l'Histoire ne saurait être partisane. Ce procès n'a servi qu'à grandir la médiocrité et à étaler la décrépitude d'une procédure où peuvent être écoutés des magistrats sans prestige et des juges sans dignité.



POUR atteindre le Hohenzollern Burg, il faut montrer patte blanche, ordre de mission et carte de presse.

— Vous comprenez, m'explique le Gouverneur Militaire d'Hechingen, on manque de distractions en Allemagne, alors, tout le monde se rue ici...

Le chauffeur de la Jeep qui nous conduit — d'admirable façon du reste — à travers les ponts-levis, les souterrains et les abîmes miniatures, semble confirmer ces fortes paroles.

— Laissez-moi le voir, chuchote-t-il.

Deux kilomètres dans un chemin montagneux, parfumé de pin et d'automne.

Le Gouverneur Militaire ouvre la porte avec une immense clé.

Cinquante personnes nous regardent d'un air d'envie. Des G.I., de jolies petites A.F.A.T., trois religieuses, un pasteur, des badauds, des touristes.

Mais la porte se referme sur nous, sans leur laisser d'espoir.

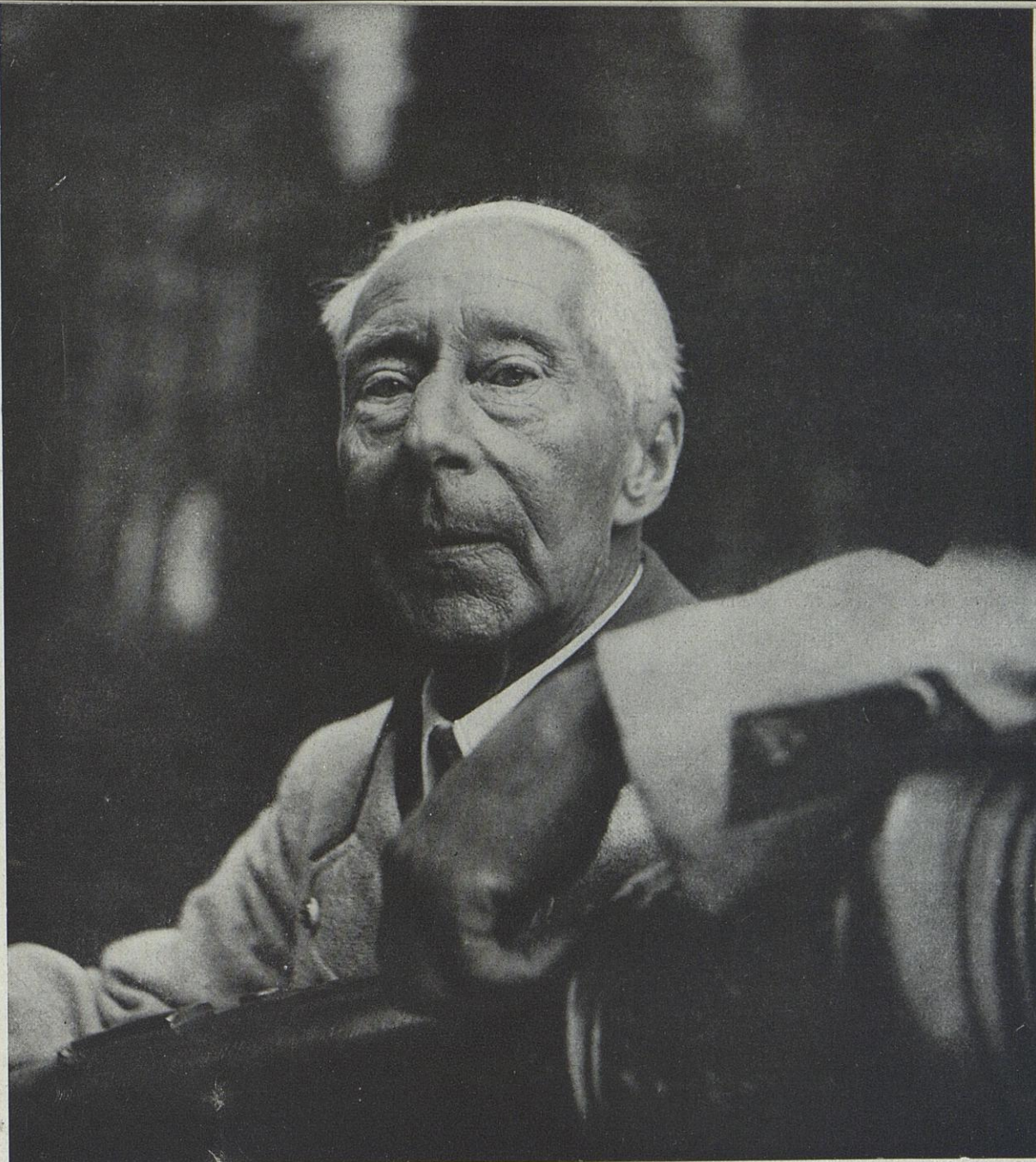
Au premier détour, j'aperçois une silhouette claire, penchée sur la terrasse, qui nous fait des signes joyeux. Le Kronprinz adore les visites.

Il serre la main du chauffeur, se précipite, souriant, au-devant du Gouverneur militaire, appelle le reporter photographe « M. le Professeur » et me baise la main.

— Journalistes?... Oh ! j'aime tous les journalistes... surtout les français...

Il fait les honneurs de son petit village, car sa résidence comprend une auberge, un palais, des communs et deux chapelles.

— Une protestante et une catholique, m'ex-



Le Kronprinz Frederic Guillaume Victor Auguste Ernest de Prusse.

LE *K*ronprinz don Juan

LE VAINCU DE VERDUN ASPIRE A UNE RETRAITE PAISIBLE

plique-t-il... On n'est jamais trop bien avec Dieu, surtout en ce moment...

Puis, plus grave :

— J'ai un culte pour la Vierge.

Comme je lui parle de la belle allure de son Burg, il fait la moue :

— Cet endroit est peut-être beau mais je le déteste. Nous n'y avons jamais vécu. Puisqu'il m'est impossible d'habiter

désormais le château de Potsdam, j'aimerais rejoindre à Bregenz un de mes petits chalets tyroliens. Là-bas, on peut se chauffer. Mes paysans me connaissent depuis toujours. Et je pourrais bouger un peu...



Le Gouverneur Militaire possède seul la clef du Burg où le Kronprinz vit surveillé.



Veillée familiale — qui se termine très tôt — aux côtés de la Kronprinzessin Coecilia.

— Je n'aime pas faire de promenades, ça m'embête. Remarquez que ça tombe bien puisque je ne peux sortir d'ici. J'aime le golf, le polo, la chasse aux chamois et aux fauves. Mon premier livre portait justement sur mes expéditions. On trouva même que ce n'était pas très sérieux pour un Prince héritier. On me reprochait aussi d'autres choses. A soixante-deux ans, je peux bien me confesser: j'ai eu deux passions dans ma vie: les chevaux et les jolies femmes.

Juste à ce moment apparaît Gerda Puhlmann, la jeune favorite qui l'a suivi en exil. Elle est grande, svelte, blonde et marche comme une star.

Le Kronprinz prend ses deux mains et les embrasse avec ferveur. Gerda sourit gentiment et fait mine de se retirer. D'un mot il la retient près de lui.

Malgré ses cheveux blancs, son visage marqué, il n'est pas le moins du monde ridicule. Dans les yeux clairs du Don Juan vieillissant brille encore une flamme tendre.

— Les Français m'ont laissé Gerda, me dit-il. Je leur en ai une reconnaissance infinie. Gerda est mon dernier amour. La jeune Berlinoise sourit comme si elle avait compris. Cependant elle ne sait pas un mot de notre langue.

— Entre peuples différents, soupire le Kronprinz, on se comprend mal. Beaucoup de gens chez vous m'imaginent courant, un sabre à la main. Mon père m'a toujours dit qu'il avait tout fait pour éviter la guerre avec la France...

Et, sans le savoir, plagiant Sacha Guitry:

— Mon père avait raison, ajoute-t-il.

Puis il enchaîne, après une pause:

— Ainsi, tenez, quand Daladier et Chamberlain sont venus à Munich nous étions contents. La guerre était finie avant d'avoir commencé: toute la nuit, nous avons bu du champagne. Je crois même que j'ai pris une... comment dites-vous? le contraire de crue?

Il rit. Il est de moins en moins impérial.

Mais un maître d'hôtel impeccable s'approche de lui et murmure quelque chose.

— Je dois m'absenter un instant, s'excuse notre hôte. La Kronprinzessin est arrivée hier, en jeep, amenée par d'aimables Américains pour quelques jours car, en temps normal elle réside dans l'autre zone, à Bad Kissingen. Son premier soin fut d'aller voir la ferme des Renards, à quelques kilomètres d'ici... Elle va se reposer...

Comme je manifeste le désir de la voir, il promet d'arranger les choses.

Gerda s'est enfuie. Nous restons seuls dans une salle à manger capable de recevoir cent personnes.

Bientôt le Kronprinz revient. Il est entendu que nous verrons la Kronprinzessin après le repas.

— Elle se fait un devoir de vous recevoir, dit-il en s'inclinant.

Toutes les cours ont un peu le même air international. Le Prince Royal de Prusse est hanté par le goût anglais. Ses costumes viennent de Londres et la littérature anglaise l'a toujours séduit.

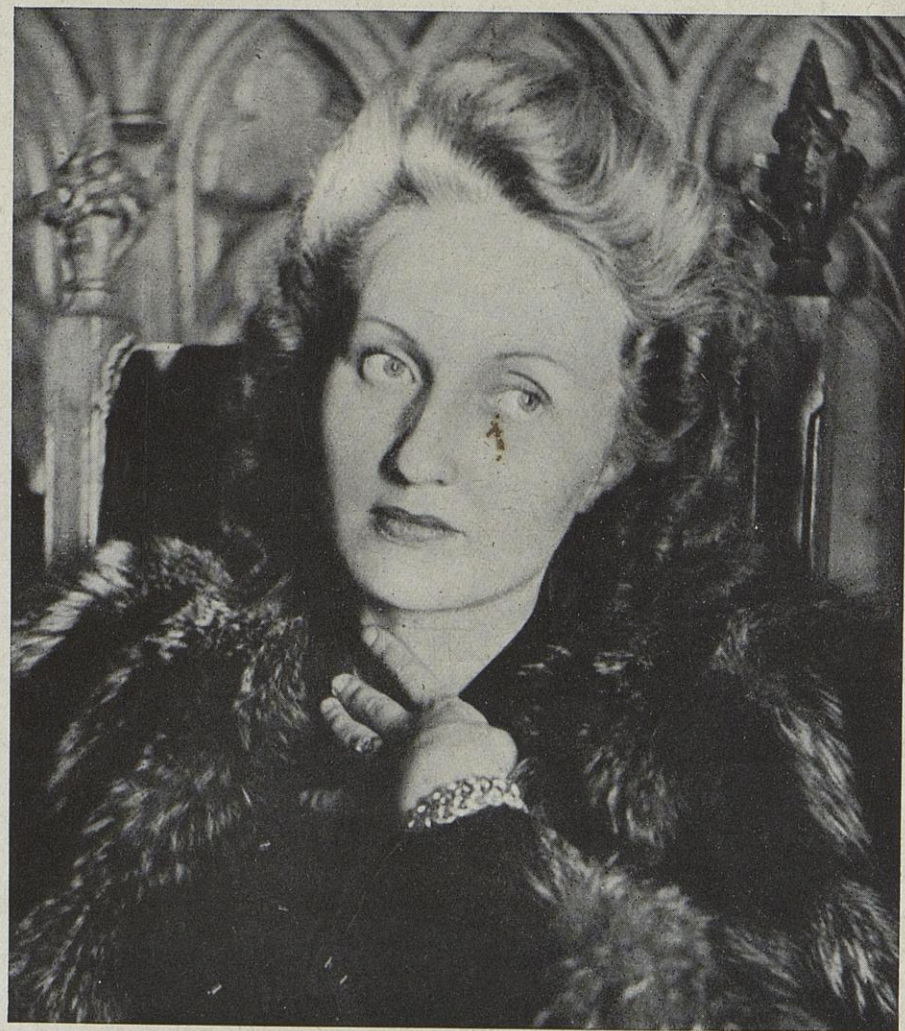
— Je suis très content me dit-il, un de mes fils prisonnier en Angleterre, vient d'épouser Lady Guinness. J'ai eu six enfants. Je n'en ai plus que cinq, hélas, car mon aîné est



Le Kronprinz, tout en haut du Burg, attend les visites qui sont sa seule distraction, mais tout le monde n'a pas le droit de le voir. La foule stationne parfois durant des heures devant la grande porte.



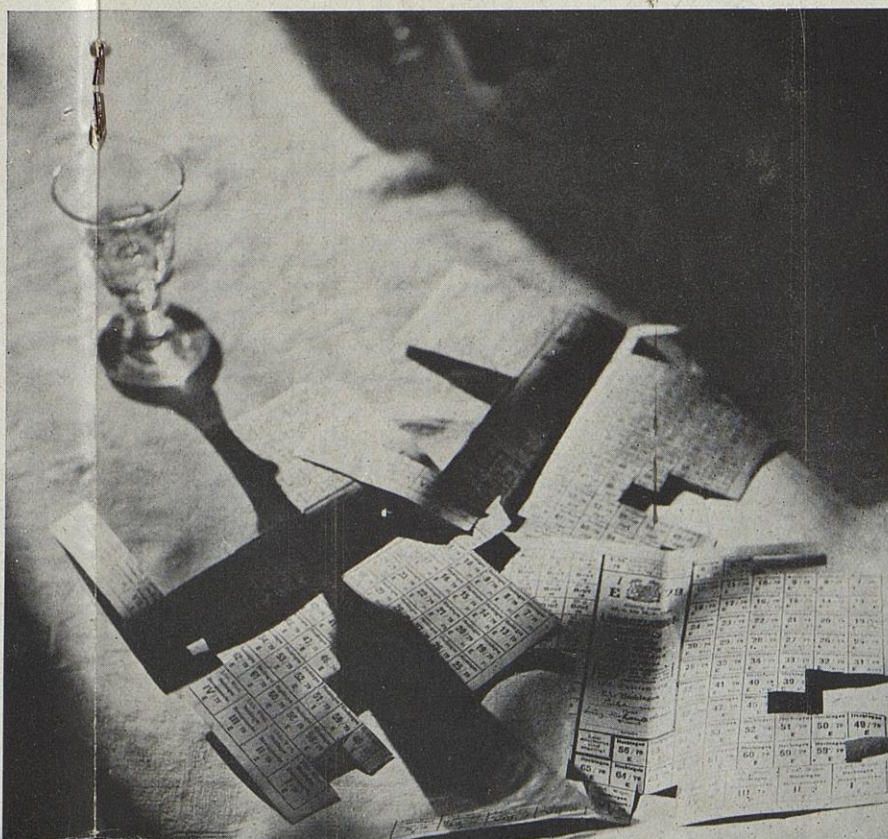
La Kronprinzessin Coecilia, une grande dame, mère de six enfants.



Gerda Puhlmann, actrice berlinoise, la favorite actuelle.

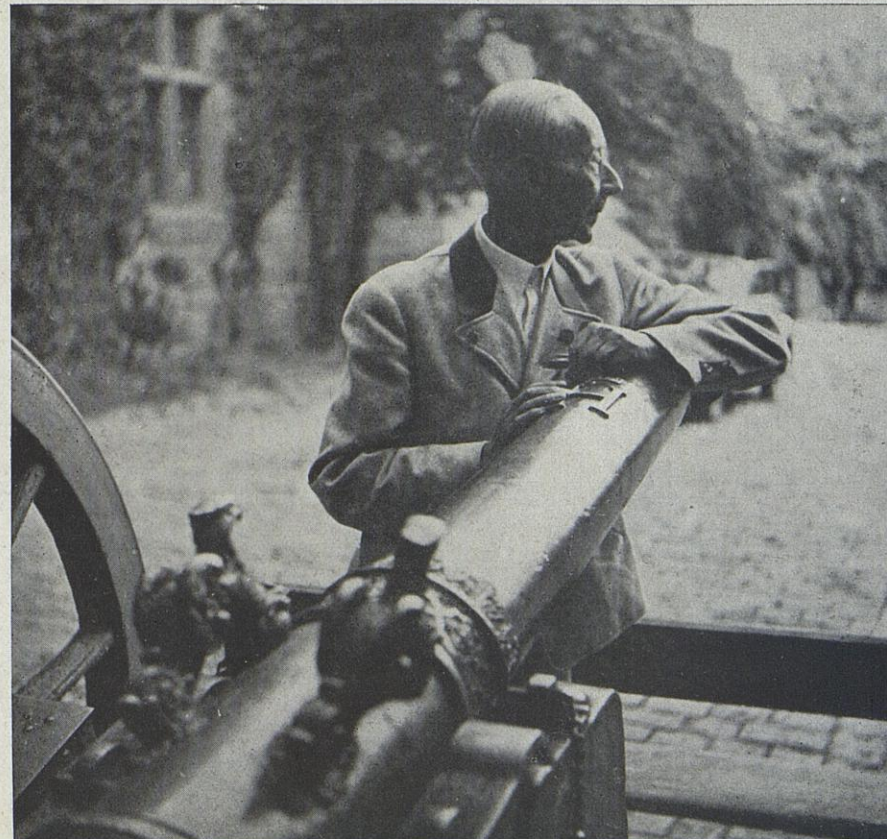


Sous la grande cheminée, assis sur des fauteuils jumeaux, le Kronprinz et Gerda ont l'air de deux sujets anciens qui se seraient animés.



Les cartes d'alimentation ont cours au Burg Hohenzollern. Le Kronprinz, la Kronprinzessin et Gerda ont la leur.

La seule arme du château. Un canon offert par la ville de Nuremberg au XVII^e siècle.



mort bravement à la tête de ses troupes au début de cette guerre. Nous sommes des soldats... Les nazis, eux, étaient des sauvages. Ils ne jouaient pas le jeu.

— Quels furent vos rapports avec Hitler?

— Au début, M. Hitler — il insiste sur le « monsieur » avec un peu de dédain — m'a fait une bonne impression. J'ai pensé qu'il était un instrument de la Providence capable de relever l'Allemagne. Il est venu me voir à Potsdam. Il était très respectueux. Puis, peu à peu, j'ai eu l'impression qu'il était jaloux de la famille royale et de ma popularité personnelle. Depuis 1934, je ne l'ai plus revu. Tous mes



Le descendant des Hohenzollern au-dessous de ses armoiries.

gestes étaient surveillés, mon courrier ouvert, mes conversations téléphoniques espionnées. Par moments, il me semble que je suis tout de même plus libre maintenant.

— Que va faire l'Allemagne, à votre avis?

— Elle va repartir de 1933 après avoir repris son équilibre.

Mais cette fois, il ne faut pas qu'elle se trompe... Il est vrai que les Alliés seront là...

— Croyez-vous qu'une restauration de la monarchie soit possible?

— Sait-on jamais? Pourquoi pas, après tout?

Une lueur brille dans son regard.

— En tout cas, l'Allemagne n'aime pas la démocratie.

Je souhaite à mon pays un gouvernement raisonnable. Comme je vous le souhaite, à vous, Français. Mais vous, avez-vous le Général de Gaulle. Voilà un homme que j'aimerais à rencontrer.



Le Château n'est pas moderne. Au-dessus de la toilette où, dans un miroir, se reflète l'image de Gerda, il n'y a qu'un pot à eau et une cuvette. La photo du Kronprinz voisine avec celle de la mère de la favorite.

— Quelles sont les qualités que vous aimez chez les Français ?
 — Ce sont de bons soldats et ils sont chevaleresques.
 — Et quels sont les défauts que vous leur reprochez.
 — Aie... Vous voulez me faire enfermer à nouveau. Vous savez que j'ai été interné trois semaines déjà à Lindau...

— Il n'est pas question de vous attirer des ennuis...
 — Je n'aime pas leur inexactitude.
 Et, comme je semble étonné.
 — Ainsi, le Général de Lattre m'a donné un rendez-vous pour le lendemain soir et ne m'a reçu que deux semaines plus tard.



La Kronprinzessin Coecilia, elle, est exacte. Vêtue de noir, c'est une grande dame qui parle un français impeccable et se prête de bonne grâce aux exigences de Gaston Paris. Les femmes-soldats l'étonnent.

— Ça ne me paraît pas plus nécessaire que la bombe atomique, me dit-elle, et les femmes militarisées perdent vraiment de leurs charmes. Je crois qu'elles ont assez de dons et qu'elles peuvent collaborer utilement au bien du pays sans revêtir l'uniforme.

Sur le National-Socialisme, elle est précise :

— Aucun être sain n'a cru à cette doctrine de fou.

Si on lui parle d'avenir, elle répond en riant :

— Oh ! maintenant, je suis grand'mère...

Mais on la sent faite pour régner, pour conduire les autres.

En sa présence, le Kronprinz est plus effacé, plus distant, plus royal.

Il se tait pendant tout le temps de la réception. Mais, lorsque nous sommes prêts à prendre congé, il me chuchote à l'oreille :

— Montez chez Gerda... Je vous rejoindrai...

Il nous rejoint, en effet, dans l'escalier tournant, riant comme un collégien.

Il a changé de costume, s'anime, nous sert lui-même un très bon vin du Rhin.

Puis il parle de ses projets.

— Un jour... bientôt... je serai libre... J'irai à Paris...



Reportage
 Jean-Marie LAROCHE
 Photos Gaston PARIS

C'est dans ce costume que le Kronprinz vit pour la première fois Gerda Puhlmann dans un grand théâtre de Berlin où elle jouait « Casanova » il y a sept ans.

De l'autre côté de la vitre est la liberté...

Pour le moment, j'écris un livre, mes souvenirs de 1919 à nos jours... J'ai vu beaucoup de choses...

Puis, se tournant vers Gerda qui caresse un chien, il ajoute :

— Mais rien de plus joli qu'elle...

* * *

Ce soir, au Burg Hohenzollern, deux femmes se sont endormies, dans deux ailes différentes. Et toutes deux firent peut-être le même rêve : régner un jour sur ce pays qui est le leur et que nous occupons...

Jean-Marie LAROCHE.

RÉALITES D'AUJOURD'HUI

PAR LORD VANSITTART

NOUS sommes devenus trop réticents dans nos commentaires, oubliant par là que la prophétie est nécessaire au salut. Peu après la dernière guerre, lord Keynes écrivit un petit livre appelé : « Conséquences économiques de la paix ». Il était dans le vrai en donnant cet avertissement, peut-être exagéré, mais en accord avec ses convictions. Il est si facile de perdre une grande guerre après le dernier coup de feu. Tous les hommes conscients et de bonne volonté voient peser sur eux un lourd devoir de vérité.

Ce pays se trouve tout désigné pour avertir le monde. Nous avons donné un exemple splendide et unique en 1940. Pour gagner la paix il nous faudra peut-être recommencer. Laissons les autres agir comme bon leur semble, mais quant à nous, gardons notre conscience pure. En d'autres termes, tenons la parole donnée dans la Charte de l'Atlantique et l'Alliance anglo-russe. Sans sacrifier un intérêt britannique actuel et légitime, ne cherchons pas de gains supplémentaires.

Le monde a besoin d'un tel exemple, car les anciennes tendances à l'accaparement se font à nouveau sentir. Voyez, entre autres, les méthodes par lesquelles Tito cherche à mettre en vigueur son programme. Elles appartiennent aux temps les plus reculés, et nous mèneraient, si elles devaient continuer, à nouveau dans les ténèbres.

La première réunion des ministres des Affaires étrangères des Cinq Grands donna le signal du retour aux idées anciennes : elles se résument en une répartition d'avantages. Que notre unique profit soit la sécurité de l'humanité, dussions-nous, là encore, nous trouver seuls. Un exemple : les Russes s'opposent au mandat collectif des colonies italiennes. Quel sens donner alors à la coopération ? L'U.R.S.S. veut des mandats individuels, un ou deux peut-être, pour son propre compte, et elle nous abandonne la Cyrénaïque. Ne nous approprions rien individuellement ; nous retomberions dans les errements du passé. Ils nous répondent que le mandat collectif n'a pas encore été mis à l'essai. Raison de plus pour le tenter. « Le monde est fatigué du passé ». Le temps est venu de rejeter l'emprise de la tradition.

L'Italie est la première à l'ordre du jour. Le programme le moins égoïste sera le plus pratique. Rendons à l'Autriche ce qu'elle n'aurait jamais dû perdre : le Tyrol du sud. Donnons à la Grèce ce que l'on n'aurait jamais dû lui refuser : le Dodécannèse. Point n'est besoin de mandat pour recouvrer sa propriété. Si nous voulons remplacer les anciennes conceptions par la coopération et un monde moderne, il faut internationaliser Trieste. Les délégués à la conférence de Lancaster House, où la nouvelle ère est inaugurée, nous donnent de nombreux exemples ; combien d'autres nous seront donnés lorsque l'on parlera des ambitions illégitimes de la Bulgarie.

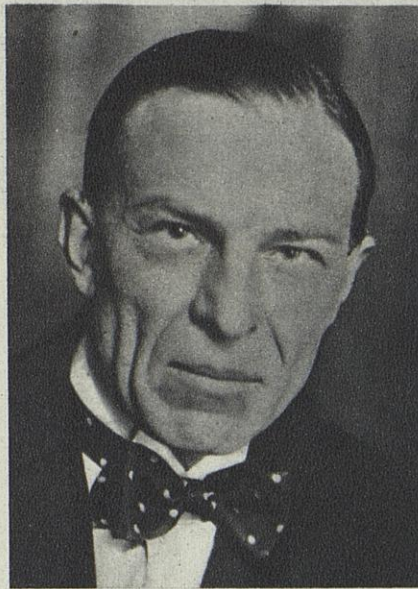
Inutile d'avancer qu'une politique de main-mise suit obligatoirement la victoire ; cela ne constitue en rien une réponse. C'est là, au contraire, qu'il nous faut une rupture nette. Nous devons aller franchement de l'avant, nous aidant cependant d'un regard vers le passé. Les causes des deux grandes guerres étaient identiques et doubles : les obsessions allemandes, d'une part, que le bonheur s'obtient par l'expansion ; d'autre part, que la fin justifie les moyens, en particulier la répudiation unilatérale des traités. Durant chacun de ces conflits, des millions d'entre nous avaient la conviction de vaincre enfin ces fatales illusions. Cet espoir fut complètement déçu à partir de 1919, et il semble qu'une nouvelle déception nous attende.

Il est difficile d'effacer les superstitions bien ancrées. Les vieilles notions d'espace vital, d'Etats tampons, de zones de sécurité, de protectorats, réapparaissent de temps à autres, et tiennent une place prépondérante dans l'idée que l'on se fait de la sécurité. Nous nous empresserons, comme toujours, de nous ranger aux côtés de nos grands alliés pour nous opposer à toute recrudescence des anciennes agressions.

Dans ce but élevé, nous nous attendions à l'inauguration d'une nouvelle politique étran-

gère : la Charte de l'Atlantique, les Nations Unies, la collaboration « jusqu'au bout » dans tous les domaines, une occupation de l'Allemagne par tous les Alliés sans délimitation de zones. Qu'avons-nous jusqu'ici ? Les obligations de la Charte de l'Atlantique et de l'Alliance anglo-russe renonçant aux extensions territoriales et à l'ingérence dans les affaires d'autres pays, sont oubliées. La Russie s'est annexée des territoires peuplés auparavant de vingt millions d'individus et a installé des gouvernements fantoches dans plusieurs autres pays. Une collaboration « jusqu'au bout » est totalement inexistante. La politique des zones est justement celle qui n'aurait pas dû être adoptée en Allemagne. Partout l'on rencontre des cloisons et des morcellements.

Comme tout cela est loin de la terre promise pour laquelle nous avons combattu. Nous croyons toujours à une réelle collaboration, mais il en est dont la conscience est mise à rude épreuve. Tout d'abord nous avons fermé les yeux devant le retour de certaines pratiques anciennes pour la bonne conduite de la guerre. Mais la sécurité ne s'est jamais puisée dans un recours aux siècles passés, mais bien dans les principes des Nations Unies, où la réaction et la tradition n'ont point de place. Cependant, le mécanisme des Nations Unies a été affaibli par le droit de veto. Le résultat fut un compromis entre l'ancien et le nouveau système de sécurité



La forte personnalité de lord Vansittart exerce une grande influence en Angleterre. Ancien haut fonctionnaire aux Affaires étrangères, grand ami de la France, n'a-t-il pas écrit un poème intitulé « Adieu la France », où il exprimait sa tristesse et son espoir. Lord Vansittart est un partisan convaincu d'une politique sévère à l'égard de l'Allemagne.

La plupart des anciens systèmes sont maintenant inutiles et, partant, dangereux. Nous, la Russie et les Etats-Unis aurons une situation parfaitement sûre aussi longtemps que nous resterons unis. Seule, une survivance de l'égoïsme peut nous séparer. Une tendance vers l'expansion prend déjà la place d'un semblant de sécurité. Ne nous engageons pas dans cette voie.

La première exigence de la période d'après-guerre est le respect de la parole donnée. Le monde n'a pas encore atteint ce stade, et nous le savons. Le résultat est un manque de foi notoire ; la foi est pourtant bien nécessaire à ce monde. Sans elle, nous sombrerions. Chaque cerveau averti est conscient de ce danger. Qu'a-t-on fait pour l'éviter ?

Les « Nations Unies » ? Prenez garde. La Charte a été accueillie tièdement, bien que de nombreuses voix aient classiquement exprimé que c'était notre dernière chance. Il peut y avoir exagération, mais il y a malgré tout assez de vrai pour que cela mérite une explication : les hommes, à juste titre, se méfient des phrases. Ils ont été trop souvent déçus. Des échecs tels que la S.D.N. et la Charte de l'Atlantique ont marqué leur esprit. D'instinct, ils se demandent si ces pompeuses phrases ne ressemblent point à celles qui les ont précédées.

Si nous pouvons nous débarrasser de ce scepticisme, nous sommes probablement condamnés. Mais nous ne pouvons l'écarter sans justification ; ce

faire mènerait plus sûrement au suicide.

La période d'après-guerre est mal engagée. Il n'est pas trop tard pour recommencer.

Il n'y a qu'une base possible pour cet essai : elle n'a jamais été utilisée ; c'est la confiance ; ce qui veut dire l'interprétation littérale des accords. Sans elle, nous nous dirigerions vers l'avenir encore hantés par les vieilles méthodes. Elles ont été dépassées par l'expérience, et depuis peu, par la science.

Au cours de la dernière guerre, un de mes amis se trouvait à bord d'un bateau torpillé. La dernière image qu'il en eut fut celle des porteurs indigènes se disputant les épaves.

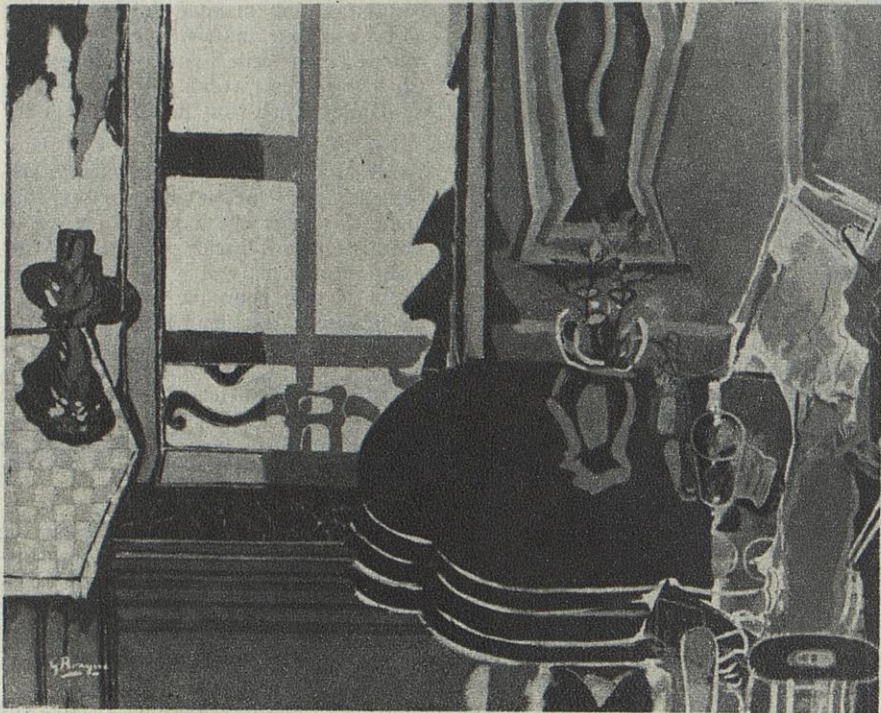


Mr. Bevin, ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, pense après la suspension de la Conférence de Londres, que les trois semaines de travaux ininterrompus ne seront pas vains.

LE SALON D'AUTOMNE



A. Chabaud. — Paysage de Provence.



Braque. — Intérieur.



Matisse. — Deux jeunes femmes, robe jaune et robe écossaise (1941).

CET inextricable palais de Tokio a bien des défauts. On y passe son temps à monter et remonter des escaliers, ou à chercher vainement des salles pour finalement se retrouver au point d'où l'on était parti. Certaines salles sont convenablement éclairées, d'autres trop brutalement, d'autres ne le sont pas du tout. Mais il est à peu près divisé en trois étages. Au deuxième sont rassemblés les artistes qui ne sont pas encore membres du Salon. On cherchera vainement dans ce lot, je crois, une œuvre sortant du niveau ordinaire.

Parcourons aujourd'hui le rez-de-chaussée. Nous reviendrons à la salle 1 qui est celle de la sculpture. Hors celle-là, tout l'intérêt se trouve concentré dans trois salles.

Dans la salle 4 d'abord, nous retrouvons des noms connus et aimés. Bonnard a là quatre toiles qui ne sont pas des meilleures. On songe avec regret à son admirable envoi de l'automne dernier. Ici on a l'impression d'un jeu de couleurs savant et subtil, où l'artiste s'est complu, sans autre intention, mais qui ne va pas plus loin. Il y a deux « port d'Alger » de Marquet. Ces deux toiles sont égales aux meilleures. Il y a une variété infinie dans l'apparente monotonie de Marquet, si l'on y prête attention. Dans la toile de gauche, la grisaille bleue et lumineuse, les fumées du port dans la lumière du soir, sont d'une harmonie et d'une transparence rares.

Il y a surtout, au milieu du troisième panneau, une grande composition de Braque où l'on sent la maîtrise et la maturité. Braque, qui resta souvent dans les demi-teintes discrètes, nous donne ici une œuvre plus heurtée, nature morte dans un intérieur.

L'ensemble est sombre, harmonie de noirs et de gris où le jaune vient éclater. On ne sait ce qu'il faut goûter le plus, de tant de sûreté, d'audace, de justesse. Braque, ici, me semble donner sa pleine mesure. C'est une des toiles les plus marquantes de ce salon.

Il y a un grand paysage de Paris (quai de Grenelle) où nous retrouvons les qualités rares de Lotiron, son don si particulier des nuances, sa sobriété, son sens harmonieux des choses. Comme il exprime

subtilement l'atmosphère des quais de la Seine !

On verra, de Veltat, une petite nature morte richement contrastée ; de Jean Puy, les *Régates à Saint-Guénolé*, où l'on trouve mieux que du pittoresque, on ne sait quelle résonance profonde. Citons encore les *Deux amies*, de Quelvée, à la sensualité un peu doucereuse ; Savin, d'inspiration de plus en plus sévère ; André Michel, qui lui fait pendant et le rejoint dans une sorte de jansénisme pictural. Il y a ceux qui demeurent égaux à eux-mêmes, comme Kayser, avec ses paysages algériens ; Barat-Levraux, d'un goût discutable. Eisenschitz, dans ses trois paysages, semble se libérer assez heureusement de ses procédés habituels.

Certaines toiles ne méritent pas la place qu'on leur a donnée : ainsi les fleurs blanches, fades et quelconques de Désiré. Enfin, on regrette d'avoir à le dire, Henry de Waroquier sombre dans une redoutable grandiloquence et dans la plus fâcheuse « littérature ».

L'idée qui a présidé, si j'ai bien compris, à la composition de la salle voisine (salle 3) n'était pas mauvaise en soi. On a voulu nous montrer, meubles, objets d'art et tableaux compris, ce que pourrait être la collection d'un amateur supposé riche et averti. Les meubles et le contenu des vitrines n'ont rien qui puisse attirer particulièrement l'attention ni heurter le bon goût. Il n'en est pas de même des tableaux.

Le choix, que l'on a voulu sans doute éclectique, est d'une aimable fantaisie. Je ne sais qui a bien pu composer cette étrange salade où l'on trouve un peu de tout, où le pire et le meilleur se côtoient.

Le meilleur est excellent : une nature morte de Boussingault (*Fruits de mer*), un petit Laprade (*Femme assise*), une riche nature morte de Valtat (*Pommes et raisins noirs dans une assiette*), sur fond rouge ; un très beau dessin de La Patellière ; un grave et lumineux paysage de Provence, très caractéristique de l'art de Chabaud.

Ph. Albert Boitier.

Le reste est moins bon (Paysage), de Barat-Levraux ; (*Femme assise*), de Souverbie ; (*Fleurs*), de Gavreux, ou tout à fait mauvais. Je ne dirai rien de trois panneaux décoratifs de Sérurier. La « *Femme étendue* », de Berjole, est vulgaire à souhait ; d'autres œuvres sont insignifiantes. Enfin, M. Montagnac occupe une place d'honneur (il est vice-président du Salon) avec deux grandes toiles, des fleurs blanchâtres et insipides, et surtout une « *Libération de Paris* » qui a l'air d'une plaisanterie. Singulier amateur, en vérité, celui qui eût réuni une telle « collection ».

Enfin, heureusement, il y a la salle 2, qui est celle de Matisse, la même qui était consacrée l'an dernier à Picasso, et qui est, à juste titre, la grande attraction de ce Salon d'Automne.

Cela fait moins de fracas que Picasso. Disons tout de suite que Matisse est peu fait pour les manifestations bruyantes. Le public sera peut-être déçu s'il s'attend à voir là une nouvelle manifestation « révolutionnaire ». L'atmosphère de cette salle est au contraire calme et reposante, dans le meilleur sens de ces mots. Oui, vraiment « luxe, calme et volupté ».

Faut-il l'avouer ? Au premier abord, l'impression d'ensemble est un certain manque d'unité. Sans doute cela provient-il du placement dont cependant Matisse a dû décider lui-même. Sur les grandes cimaises, on voit de longues rangées de tableaux de dimen-

sions inégales, assez réduites, de couleurs très diverses. A première vue, cela semble disparate. Trois grandes toiles, d'ailleurs fort belles, ont été bizarrement reléguées dans les angles de la salle. On comprend bien pourquoi, d'ailleurs : elles sont plus sombres que les autres.

Ce n'est pas ici le grand jeu des cuivres et l'orchestre qu'était l'exposition Picasso, c'est plutôt la musique de chambre. Mais quelle musique, et quel enchantement ! Ce n'est pas l'unité apparente et factice qu'il faut chercher ici, mais bien plutôt la diver-

regrette qu'elle soit seule. Nous nous consolerons devant la production récente de l'artiste (1940 à 1944) qui est abondante et d'une prodigieuse richesse. Il faudrait citer dix ou quinze toiles surtout, où Matisse atteint la maîtrise parfaite, où la couleur semble un jeu aérien et merveilleux.

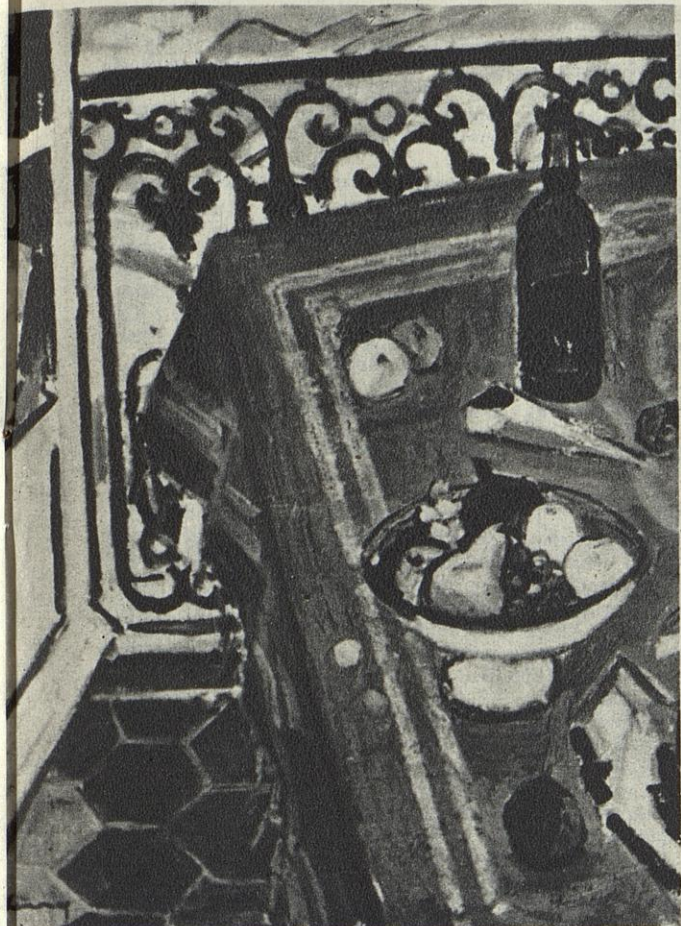
Matisse, c'est l'art *heureux*, au fond le luxe de l'esprit, ce qu'il y a de plus gratuit dans la beauté, l'accord avec les choses et les apparences des choses. Matisse n'a jamais été à contre-courant, comme Picasso et comme tant d'autres. On s'apercevra sans doute un jour que s'il a été « révolutionnaire », il l'a toujours été dans le sens de la liberté la plus harmonieuse.

Dans le désordre et le tumulte d'une époque déchirée, Matisse aura gardé le sens et la mesure du monde, la sûreté de lui-même. Matisse est prince dans son art. Je ne sais rien de plus émouvant qu'un Matisse, au milieu d'un monde bouleversé, peignant en 1942 ou 1943, les toiles que nous voyons ici réunies. Il faut admirer aussi ce don de renouvellement et de jeunesse.

Enfin, au rez-de-chaussée, dans les salles du pourtour, on ne verra rien de très bon ni de très mauvais. Quelques rétrospectives présentent seules un certain intérêt, et parmi elles celle de Jean Launois, au talent original, mais souvent aigu et sensible.

La semaine prochaine, nous visiterons le premier étage.

Fernand PERDRIEL.



Limouse. — Peinture.



Laprade. — Femme assise sur un divan

sité ; il faut s'attarder devant chaque toile, s'abandonner au plaisir.

Il faudrait s'étendre longuement sur cette exposition, et la place nous manque. Les premières en date de ces œuvres sont curieusement grises, notamment cette belle étude (Atelier de Gustave Moreau), datée 1893, et les quelques autres antérieures à 1900. Qui eût pu prévoir à l'époque le prodigieux coloriste que deviendrait Matisse ? La couleur fut sans doute pour lui une révélation ; on serait curieux d'en connaître le secret. De 1902, nous avons une toile (inachevée) d'une beauté, d'une richesse étonnante, *Vue du Pont Saint-Michel*, où les dons de coloriste éclatent déjà. Mais Matisse n'a pas encore trouvé sa matière originale ni son style.

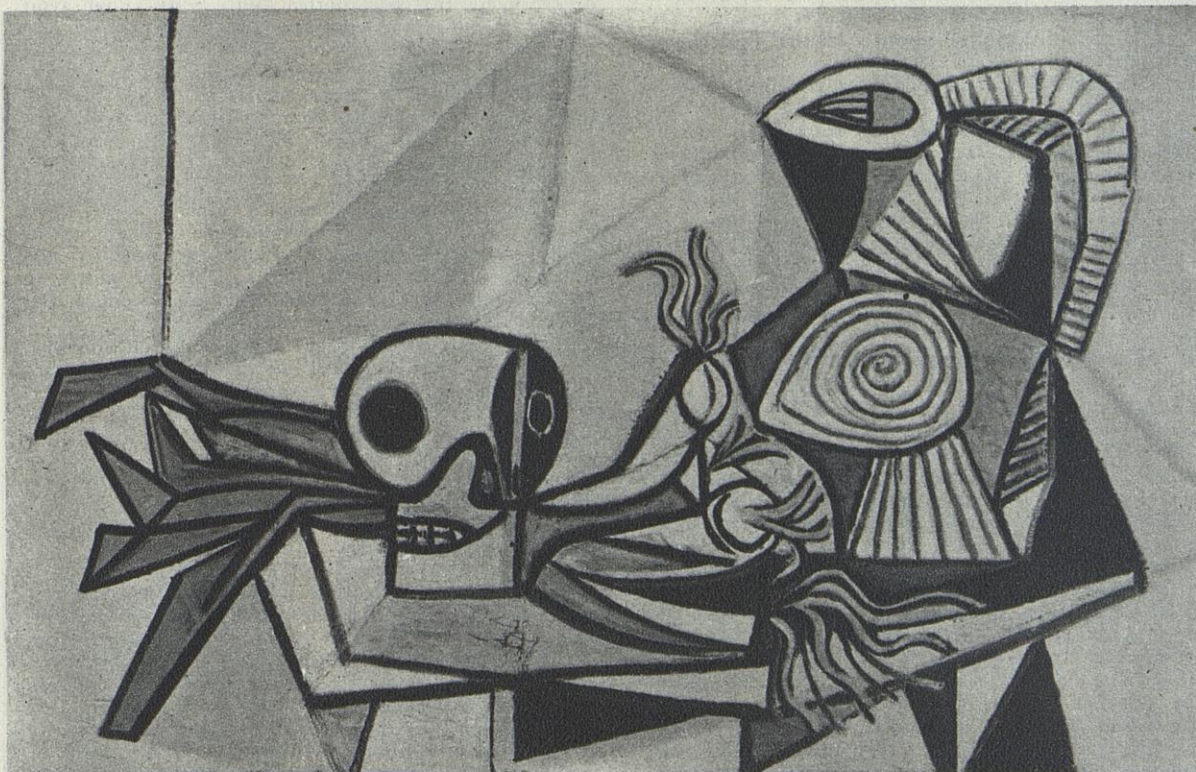
Une seule toile, de 1928 (*Odalisque*), nous donne un échantillon de la période intermédiaire, on



Gisèle Ferrandier. — Nature morte.



Marquet. — Port d'Alger.



Picasso. — Peinture.

à l'écoute du Monde

A propos d'un anniversaire

A l'occasion du neuvième anniversaire de la prise de pouvoir de Franco, le *New-York Times* du 3 octobre a prédit au peuple espagnol « qu'il n'aura plus longtemps à attendre pour voir se constituer en Espagne un gouvernement démocratique ».

Que le régime Franco soit condamné, c'est manifestement certain. Coincé entre les monarchistes et les républicains, repoussé des uns et des autres, il joue aujourd'hui ses dernières cartes, dans l'espoir qu'ayant gagné du temps une espèce de miracle le tirera finalement d'affaire. Mais le pays n'est plus avec lui. Les Espagnols sont à peu près unanimes à désirer sa chute. Pourquoi, dès lors, ne la provoquent-ils pas ?

Parce que, dans la minorité qui marche encore avec Franco se trouvent l'armée, gorgée de prébendes, la police, nombreuse et puissante, à l'action renforcée par la permanence de l'« état d'alarme », antichambre de l'état de siège, la redoutable et richissime phalange, longtemps chargée du maintien de l'ordre à la manière des milices de Darnand et qui, bien que dissoute, n'a pas cessé d'agir; certains capitaines d'industrie tenus par le régime auquel ils doivent de scandaleuses fortunes; enfin, l'Eglise, dans son ensemble.

A cette minorité armée et sans cesse sur le qui-vive s'oppose la foule des sacrifiés, des miséreux sans guides et sans moyens, et la bourgeoisie terrorisée à la pensée de revoir une autre guerre civile.

Telle est la force de Franco, surtout faite de l'extrême faiblesse d'une opposition qui, à l'intérieur, n'a de chefs que dans la clandestinité, c'est-à-dire dans le risque et dans la nuit.

Cependant l'Espagne phalangiste a été condamnée par tous les Etats étrangers. Elle ne saurait longtemps continuer à vivre en quarantaine, et c'est par là sans doute que se réalisera l'oracle du *New-York Times*.

La grande misère de la Hongrie

Le premier rapport officiel publié depuis novembre 1944 par la Banque nationale de Hongrie établit que, de cette dernière date au 30 septembre 1945, la circulation monétaire s'est élevée à 42 milliards de pengoes; elle était en 1937 de 466 millions. Témoignage éloquent de l'état de délabrement dans lequel est tombée l'économie hongroise, saignée de sa substance à la suite de la guerre et des occupations !

Les destructions subies par la Hongrie au cours de cette période fatale sont estimées à 5.500 millions de pengoes d'avant-guerre, 15 0/0 de sa fortune nationale. Sa dette publique s'élève à plus de 15 milliards de pengoes contre 1.657 millions avant guerre. Les prix ont monté depuis un an de mille à trois mille cent, selon les objets.

Cependant la Hongrie est surtout un pays agraire et la répartition des terres consacrée par une loi de mars 1945, procurera sans doute un rapide et brillant essor aux exploitations agricoles désormais libérées d'un régime féodal anémiant. C'est son seul et unique espoir.

En attendant, l'économie hongroise est livrée, par la force des choses, à la bonne volonté de la Russie qui lui a déjà consenti trois emprunts sous forme de livraisons de farine, de blé et de sucre, d'une valeur approximative de 265 milliards de francs, et qui a pris en mains sa restauration industrielle. En vertu des accords signés le 25 septembre dernier, le gouvernement soviétique s'est fait attribuer pour cinq ans une participation de 50 0/0 sur l'ensemble de la production hongroise. Peut-être est-ce, pour celle-ci, le salut. C'est en tout cas, sûrement, l'emprise.

Lu dans un journal turc

L'officieux journal turc *Ulus* a publié ces jours derniers un intéressant éditorial sur l'échec de la Conférence de Londres. Après avoir justement observé que la mésentente entre vainqueurs relève bien moins des conditions applicables aux pays vaincus que de leurs propres défiances mutuelles, il apprécie comme suit le changement d'attitude de l'U.R.S.S. à l'égard de la France : « L'opposition de la Russie soviétique dans le règlement des questions à l'étude à la Conférence des ministres des Affaires étrangères se trouve dans le fait qu'elle n'a qu'une voix sur cinq. La Russie, qui avait toujours demandé avec insistance la présence de la France dans les congrès pour qu'elle puisse reprendre sa place de grande puissance, demande aujourd'hui son exclusion. Ce fait est probablement dû à l'attitude qu'a prise la France dernièrement, attitude qui déplaît à la Russie. On ne peut s'expliquer autrement la position prise par les Soviets. » Nous n'ajouterons qu'un mot, c'est qu'il s'agit moins,

en l'espèce, de la politique de la France que des intentions qu'on lui suppose. Les interprétations péjoratives n'ont jamais entraîné que des malentendus.

Renaissance polonaise ?

On sait que la Pologne exsangue a reçu l'an dernier de l'U.R.S.S., de la Suède et de la Roumanie, des secours en vivres et en matières premières contre lesquels elle a promis des expéditions de charbon. Promesse à vrai dire audacieuse au moment où lui faisaient défaut les moyens de transport et la main-d'œuvre indispensable à la remise en état de ses charbonnages. Pourtant, cette promesse sera tenue. Les voies ferrées du réseau polonais ont été non seulement réparées mais rétablies à leur écartement normal, les mineurs ont été en grande partie rapatriés, soit d'Allemagne, soit d'autres pays, et la Pologne est en état de fixer à vingt-deux millions de tonnes ses exportations de charbon et de coke avant la fin de cette année.

Elle est, en outre, sur le point de conclure de nouveaux arrangements commerciaux avec certains autres pays, dont la France. Elle n'est plus la parente pauvre avec laquelle on traite par commisération, elle peut désormais « commercer » au sens positif de ce mot parce qu'elle a, de son côté, quelque chose à offrir, et quelque chose de très précieux qui manque presque partout ailleurs.

Gardons-nous de tirer de ce fait des conclusions définitives quant à la renaissance prochaine d'une Pologne heureuse et prospère. Il ne s'agit encore que d'un remarquable premier pas.

Avalanche de grèves en Amérique

Au Canada, la grève des industries de conserves de viande, jointe à celle des mineurs qui réclament une augmentation de leurs rations alimentaires et à celle des usines d'automobiles de Windsor, menace de se transformer en grève générale.

Aux Etats-Unis, le total des grévistes approche de 500.000, tant dans les charbonnages que dans les raffineries de pétrole.

Il ne s'agit pas de nous réjouir des difficultés éprouvées par ces deux grands pays amis en plein travail de « reconversion » mais, accoutumés comme nous le sommes à toujours nous dénigrer nous-mêmes, il nous sera peut-être permis d'opposer à cette agitation des ouvriers américains l'actuelle sagesse du monde du travail de chez nous, pourtant beaucoup plus éprouvé. Bon présage pour la France de demain !

Tempête sur l'Orient

Les imprudentes menées du *Foreign Office* à l'égard de la France en Syrie, portent leurs fruits. Pour avoir un instant méconnu le principe de solidarité qui, plus que jamais, s'impose aux puissances d'Occident face aux nations du Proche-Orient, l'Angleterre a pourvu ces dernières de prétextes, et même de raisons, qui se sont retournés contre elle-même. Non seulement en Syrie mais partout, de l'Irak à l'Egypte et de la Palestine à l'Iran, les velléités de libération ont fait place à des revendications formelles.

Il faut être aveuglé comme le général Spears, pour n'avoir pas prévu que l'évacuation du Levant par les troupes françaises entraînerait celle des britanniques, non seulement au Levant mais ailleurs. L'atteinte portée au prestige de la France a immédiatement réagi, comme il se devait, sur celui de l'Europe entière.

Nous voyons ainsi la Ligue arabe exciper du précédent syrien pour exiger le retrait de toutes les forces étrangères, et préciser qu'elle n'acceptera plus qu'aucune terre arabe soit occupée par des Anglais, des Français, des Italiens ou d'autres, et opposera la force à toute prétention de ce genre. C'était fatal.

A cinq mille mètres sous terre

Le problème du pétrole se résume en cette courte formule : accroissement des besoins parallèle à l'épuisement des sources. Ce qui explique la lutte que les trusts et même les Etats mènent autour des gisements, où qu'ils se trouvent. En même temps, chaque pays producteur multiplie ses efforts pour porter l'extraction au maximum. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis on besogne ferme depuis que le grand patron du pétrole, M. Ickes, a déclaré qu'ils en avaient tout au plus, en l'état actuel des réserves et des exploitations, pour quatorze ans.

On annonce, dans cet ordre d'idées, qu'à été foré en Californie par les soins de la *Standard Oil*, le puits le plus profond du monde : 4.952 mètres. Son forage a pris dix-sept mois de travail intense et pénible qui a nécessité les plus minutieuses précautions contre la pression et la chaleur, énormes à de telles profondeurs : 205 degrés centigrades !

A l'obligation de gagner son pain, le progrès a ajouté pour l'homme celle de gagner aussi le pain de son industrie : le charbon et le pétrole, en attendant l'adaptation des nouvelles forces atomiques à la propulsion des machines. Le jour est-il si éloigné où une tasse à thé de ces forces — les savants nous l'affirment — suffira aux plus gros navires pour aller de New-York au Havre ? Ce jour-là, le charbon et le pétrole seront relégués à l'état d'accessoires... si notre vieux monde tient encore.

Djibouti, base française, porte de l'Éthiopie

En arrivant devant Djibouti, il y a trente ans, le voyageur était frappé de la nudité et de l'aridité du pays où n'apparaissait à ses regards aucun signe de végétation : par un arbre, par un arbuste, pas un herbage. Descendu à terre pendant l'escale, après l'obligatoire visite aux danseuses du quartier réservé, il revenait s'asseoir à la terrasse du Grand Café, face auquel, à l'entrée d'un hôtel, il apercevait deux palmiers. Mais ces palmiers étaient en zinc ! Rien ne poussait en ce lieu privé d'eau, où il ne pleut pas.

Depuis quelques années, les deux palmiers ont disparu. On peut observer de la rade quelques arbres en retrait du palais du Gouvernement, et le tour de ville se complète d'un arrêt au jardin d'Ambouli où lèvent quelques chétifs légumes, grâce au pompage d'une eau saumâtre venant d'infiltrations marines. Pour le reste, rien n'est changé.

Pourquoi donc avons-nous planté notre drapeau sur ces quelques arpents de sable improductifs et désolés ? Parce que, sans valeur intrinsèque, Djibouti est une position stratégique de première grandeur à la sortie de la mer Rouge, face à Aden, et à l'entrée d'un pays riche où se débattent de grands intérêts : l'empire d'Éthiopie avec lequel la France, depuis trois siècles, entretient d'excellents rapports et où elle a longtemps détenu les plus notables privilèges, au premier rang desquels figure la concession du chemin de fer Djibouti-Addis-Abbeba, achevé en 1917.

L'éphémère régime italien qui suivit la conquête de 1935, bouleversa cette situation qu'aggravèrent en 1940 une série de mesures hostiles qui tendaient à notre éviction. Vint ensuite l'occupation anglaise, puis l'armistice en vertu duquel le négus Haïlé Sélassié reprit possession de ses Etats.

Des négociations ont alors été entamées pour la reprise des relations franco-éthiopiennes et la revision des questions intéressant les deux pays. Les pourparlers viennent d'aboutir à un accord satisfaisant au moment même où la *Sinclair Corporation* américaine se faisait adjuger l'exploitation des terres pétrolières abyssines, tandis que l'U.R.S.S. déclarait ouvertement à Londres ses prétentions sur l'Erythrée, colonie italienne que revendiquent également l'Éthiopie et l'Égypte, et dont la Grande-Bretagne ne se désintéresse pas.

Le port de Djibouti, qui reste un des bastions de notre Empire, se trouve ainsi au centre de compétitions politiques et économiques et en acquiert une importance nouvelle. Nous avons donc agi sagement en y faisant confirmer nos droits. Il nous reste à les exploiter.

Excessive discrétion

Pour avoir lu dans les correspondances américaines certains détails piquants de la Conférence de Londres, un important journal de Londres prend à partie M. Bevin et lui reproche son « excessive discrétion ».

De quoi s'agissait-il ? De la « fureur » de M. Bevin, de la « colère » de M. Bidault à la suite de certaines répliques de M. Molotov, et de l'agitation dans laquelle le ministre français quitta brusquement la salle des séances, rentra à son hôtel, et ne consentit à reprendre sa place au Conseil qu'après avoir été « diplomatiquement » apaisé.

Si M. Bevin, conclut en substance la grande feuille londonienne, avait pris l'habitude de tenir des conférences de presse, nous n'aurions pas eu la déception de nous laisser devancer par les correspondants étrangers. Certainement le silence est d'or, mais si nous comprenons l'impossibilité d'adapter les révélations qui nous sont faites au « gold standard », peut-être serait-il bon de les aligner tout au moins sur le « sterling ».

FABIUS.

NOUS AVONS RENCONTRÉ NAPOLÉON A IÉNA

DEUX correspondants de guerre français, un Parisien et un Lyonnais, qui se trouvaient en même temps que nous au camp de Weimar, nous abordèrent un beau matin par ces mots :

— Nous avons « dégotté » une jeep. Voulez-vous nous accompagner à Iéna ?

— O. K.
Iéna, comme la plupart des villes allemandes, est en grande partie détruite. D'innombrables immeubles sont en ruines. Le centre de la cité présente cet aspect caractéristique de chaos que nous avons rencontré sur presque toute l'étendue du territoire du Reich. On ne peut s'empêcher, en voyant ces résultats, de rendre hommage à la R.A.F. dont les raids incessants et meurtriers ont eu sur l'issue de cette guerre une incidence fort heureuse.

Nous ne nous attarderons pas parmi les débris de la ville estudiantine où Carl Zeiss perfectionna les dernières découvertes en optique. Par des raidillons aux virages brusques, nous gagnons les hauteurs du Landgrafenberg et le petit village de Cospeda. Le froid tombeau de marbre des Invalides s'est ouvert et l'ombre de l'Empereur s'est enfiée vers l'un des champs de bataille où s'illustra le génial capitaine.

Quelle ne fut pas notre surprise, en effet, en arrivant à proximité de l'endroit où fut livrée, le 13 octobre 1806, la bataille d'Iéna, d'y rencontrer Napoléon soi-même, comme dirait Sacha Guitry.

Un homme, ayant les mêmes traits que le vainqueur d'Iéna, s'approcha de nous. Vêtu d'un veston blanc, il nous apparut plutôt comme le prisonnier de Sainte-Hélène. Son regard scrutateur s'enfonça dans nos yeux et il nous lança cette apostrophe : « Je suis Napoléon... Napoléon de Cospeda. Entrez chez moi... »

Il nous conduisit dans une auberge isolée à l'enseigne bizarre : « Der grüne Baum zur Nachtigall » (l'arbre vert au rossignol). La salle de café est ornée de nombreux trophées. Les murs sont couverts de gravures, de portraits, rappelant des épisodes de la campagne de Prusse de 1806.

Des cartes sont déployées. Et Napoléon, penché sur la table nous indique, de son index gras, la position des belligérants. Il nous explique la bataille.

Le 13 octobre 1806, dans l'après-midi, l'Empereur était à Iéna et gravissait le plateau escarpé dit Landgraf-



enberg qui domine la ville au nord-ouest. Il examina à la lunette le panorama et distinguant au loin le camp prussien, il crut que toute l'armée ennemie était devant lui. Il se prépara à l'attaque. Au prix d'efforts surhumains, l'infanterie de Lannes et celle de la Garde, suivies de leur artillerie, étaient, à la nuit tombée, rassemblées sur le plateau.

Les premiers tirailleurs, par une brume épaisse, abordèrent la première ligne prussienne, qui céda après quelques remous. Et bientôt le soleil levé éclaira le champ de bataille.

Les colonnes d'attaque, abritées par d'épaisses lignes de tirailleurs, avançaient irrésistiblement.

Hohenlohe, menacé d'être débordé, commanda la retraite qui, bientôt, dégénéra en déroute. A trois heures de l'après-midi, tout le champ de bataille était abandonné par l'ennemi. Le butin français était d'importance : 12.000 hommes hors de combat, 15.000 prisonniers et 200 canons.

Napoléon croyait avoir battu toute l'armée prussienne. Il était sans nouvelles de Davout et de Bernadotte, qu'il avait chargés de marcher vers le nord pour se rabattre sur la gauche de l'adversaire. Tandis que Napoléon était victorieux à Iéna, Davout, le meilleur de ses maréchaux, se couvrait de gloire, dans une lutte inégale, devant Auerstaedt, en refoulant avec son fameux III^e corps, soit à un contre deux, les soixante mille soldats du roi de Prusse. Bernadotte était resté inactif, ce qui lui valut d'ailleurs une verte sermon de l'Empereur.

— Voilà, nous dit Napoléon en se relevant, ce fut une grande chose. Et par la fenêtre ouverte, il nous délimita, au loin, le champ du carnage.

Est-ce un singulier caprice de la nature qui a fait naître à Iéna ce sosie de l'Empereur ? Ou bien le sang véritable des napoléonides coule-t-il dans ses veines ? La ressemblance est tellement frappante, qu'on suppose qu'une aïeule du temps de Jérôme et de Napoléon a reçu les faveurs de l'un de ces princes. Signalons à tout hasard que parmi les ancêtres de Walter Lange — c'est le nom véritable du Napoléon de Cospeda — on note plusieurs enfants naturels. Toujours est-il que Lange a le même visage et la même corpulence que l'homme dont des milliers d'images ont popularisé la figure. Même taille, même silhouette. La bouche est taillée à vif, le nez légèrement épaté et courbé, le menton est volontaire, les oreilles sont grandes et bien plantées, les yeux enfoncés dans les orbites et le regard incisif. Les cheveux sont noirs, épais et une mèche retombe sur le front. C'est Napoléon en personne.

Walter Lange naquit à Iéna en 1887. Dès sa plus tendre enfance, il allait rêver du côté de Cospeda, attiré mystérieusement par ce coin de terre qui vit passer l'Aigle. En 1925, il se rendit acquéreur de la vieille auberge « L'Arbre vert au rossignol » qui existait déjà à l'époque de la bataille et qui fut même fréquentée par Goethe. Il transforma l'auberge en un musée napoléonien. En juin 1925, Lange, pour la première fois, se vit confier le rôle de Napoléon au cours d'une représentation donnée par le cercle « La Reine Louise ». Depuis lors, il n'a pas cessé de jouer ce rôle.

Il est harcelé de demandes de collectionneurs d'autographes. On le photographie. Des cartes postales lui sont envoyées de Paris, d'Italie, de Corse, avec l'adresse : « S. M. Napoléon, Cospeda ». Des princes, des peintres, des écrivains, se sont intéressés à lui.

Napoléon-Lange nous offre à boire, une bière blonde et mousseuse, dans un pot de grès. Il nous dédicace un livre qui lui est consacré et il signa, imitant la célèbre griffe : « Napoléon, 1945 ».



Le Napoléon de Lospecta, qui a posé comme dans le tableau de Delaroche.



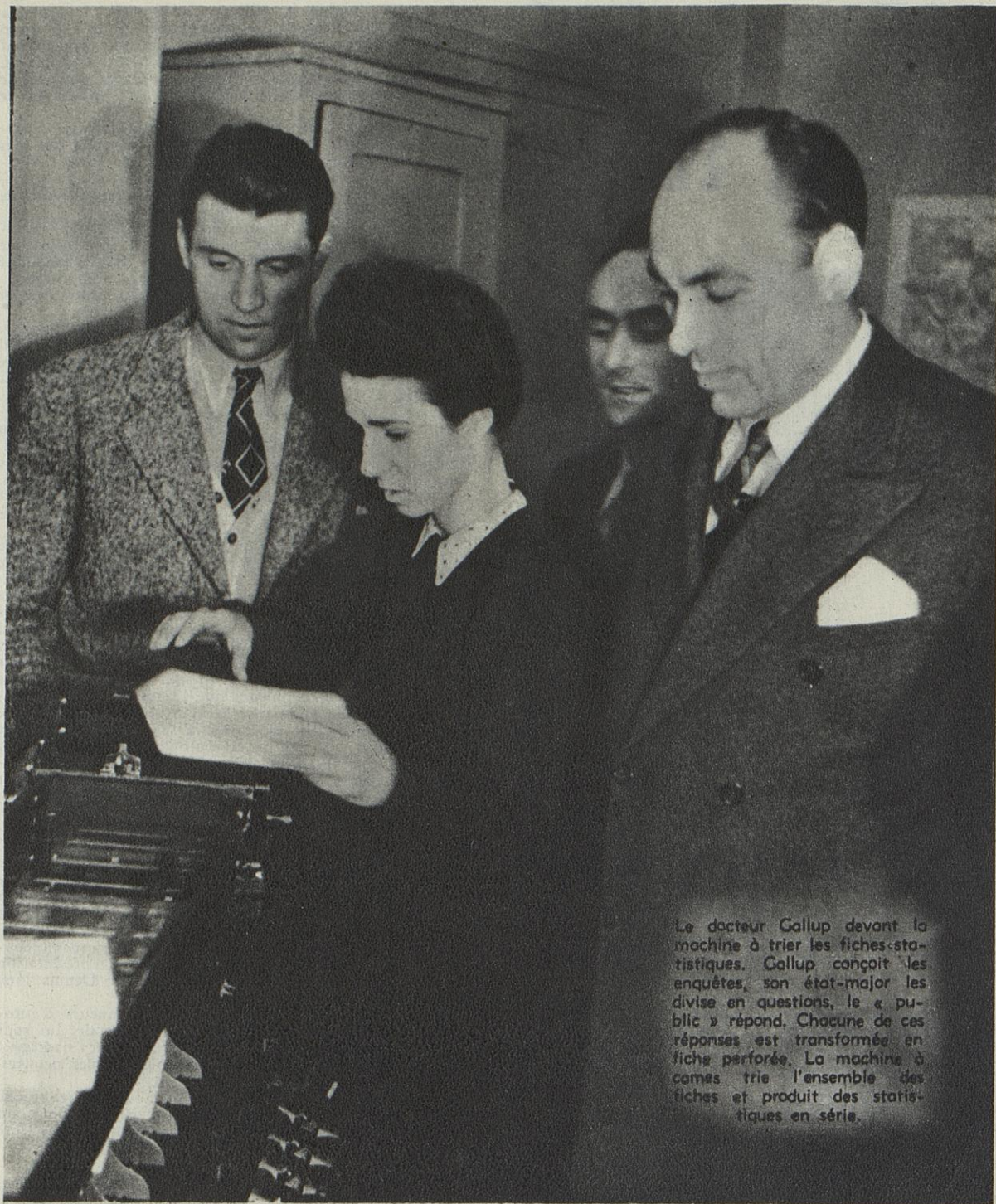
« Napoléon à Fontainebleau », d'après le tableau célèbre de Paul Delaroche.



L'auberge où réside le nouveau Napoléon.



Un aspect de la ville d'Iéna qui a beaucoup souffert des bombardements.



Le docteur Gallup devant la machine à trier les fiches-statistiques. Gallup conçoit les enquêtes, son état-major les divise en questions, le « public » répond. Chacune de ces réponses est transformée en fiche perforée. La machine à cames trie l'ensemble des fiches et produit des statistiques en série.

LE D^r GALLUP enquête

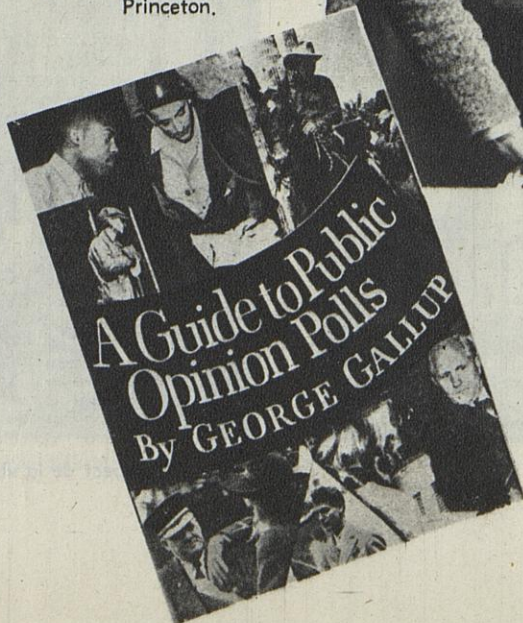
Il y a cinquante ans, James Bryce disait qu'« un gouvernement démocratique peut atteindre la perfection si les désirs des citoyens peuvent être déterminés à n'importe quel moment ».

Cette phrase a dû hanter l'esprit du Dr George Gallup, le père de l'enquête publique. Il songea à donner corps à un verset de la Bible : « La voix du peuple est la voix de Dieu. » Ainsi naquit l'*American Institute of Public Opinion*.

En 1935, Gallup constatait deux faits. D'abord, les enquêtes sur les réactions populaires devant les questions du jour ouvrent au journalisme une voie nouvelle. Ensuite, les enquêtes véritablement objectives sont en mesure d'aider les méthodes propres aux démocraties.

Les méthodes de l'organisation fondée par Gallup se perfectionnèrent de jour en jour : l'Institut Gallup a réussi à éliminer à peu près toutes les erreurs matérielles dues à une interprétation incorrecte des résultats. Aujourd'hui, Gallup est en mesure de faire des prédictions électorales ou commerciales, sans aucun recours aux miracles : en quelque sorte, il peut chif-

Le dernier livre de Gallup, publié par l'Université de Princeton.



George Gallup, créateur de l'« American Institute of Public Opinion », en face de M. Alfred Max, directeur de l'Institut français de l'Opinion publique.

frer l'intensité de l'opinion publique comme on prend la température d'un être vivant.

Gallup a eu le temps de beaucoup observer et d'arriver à des conclusions pertinentes, en particulier au sujet des campagnes électorales. L'action de l'opinion — dit-il — évolue à chaque instant. D'ailleurs les opinions qui déterminent une élection sont tout à fait occasionnelles. En effet, on vote pour son candidat à un moment donné ; ensuite des circonstances interviennent et modifient sensiblement la pensée de l'électeur. L'élection devient ainsi une approbation d'ensemble assez grossière, portant sur le candidat. Les enquêtes Gallup permettent d'approfondir ce vote et de déterminer ainsi sur quels points particuliers l'opinion approuve ou désapprouve le candidat.

Gallup essaie d'aller au-delà de la notion « opinion publique » et de précéder ainsi l'œuvre du législateur. Ce qui lui fait dire que le public est qualifié pour dire ce qu'il désire, mais qu'il l'est moins pour fixer les formes qu'on emploiera pour réaliser ses vœux. En d'autres termes, « le peuple peut déterminer ses fins, mais non pas les moyens pour les atteindre ».

Ce qui surprend le plus dans la méthode Gallup est la rigueur des prévisions et des résultats. Le calcul des probabilités a permis des approximations exceptionnelles. Pourtant, aux Etats-Unis, on n'interroge que des groupes de personnes relativement restreints : de 3.000 à 60.000 personnes. Cela suffit à donner le pouls d'un pays complexe et varié de 135 millions d'hommes.

Tout un art de l'enquête est né et d'innombrables problèmes ont trouvé leur solution rationnelle : l'influence de l'ordre des questions, le choix des questions, l'influence des réponses catégoriques. Le point le plus difficile était le choix des enquêteurs l'efficacité de l'institut d'opinion publique repose sur son impartialité, sur la règle absolue de ne pas influencer ou fausser les résultats. Gallup a réussi à constituer une équipe d'enquêteurs impartiaux : il s'agit d'environ mille personnes, d'une tournure d'esprit assez neutre, d'une expérience désormais acquise.

Un groupe de cent journaux américains financent les « polls » ou enquêtes. La précision de leurs informations et la valeur de leur jugement en sont accrues au-delà de toute attente.

Gallup lui-même répète à ses collaborateurs : « Une organisation d'enquêtes ne peut avoir de succès que si elle est absolument impartiale. Elle doit dévoiler chaque fois les bases grâce auxquelles elle est en

mesure de formuler une conclusion. Toute autre solution est suspecte ».

Des instituts similaires sont nés partout, en Amérique, en Europe, et en Australie. C'est une technique subtile, faite de psychologie et d'observation scientifique, qui est mise au service de la démocratie moderne.



LE THEATRE

CALIGULA D'ALBERT CAMUS

CALIGULA, prince relativement aimable jusque-là... C'est ainsi que l'auteur nous présente son personnage. L'histoire, en effet, accorde à cet étrange empereur, qui n'a laissé que des traces de sang, le crédit des premières années. Au début de son règne, Caligula fut bon général, bon monarque, aimé des soldats et du peuple. Mais cette idylle avec l'opinion ne dura pas. Un jour, l'empereur tira d'une maladie le lot fâcheux de la folie, et ce fut Rome qui commença à perdre. Peut-être, pour la progression dramatique, Camus aurait-il eu intérêt à nous montrer un Caligula sain, et peu à peu glissant au désordre. Mais, soucieux de rigueur, épris de la difficulté tragique, il a préféré prendre son héros au moment même où la folie le gagne (ou ce que l'on croit sa folie, laquelle n'est qu'une logique supérieure, si l'on y regarde de près). Nous entrons de plain pied dans l'excès, on nous attache tout de suite au bûcher, et ça flambe fort, je vous prie de le croire.

C'est immédiatement une cascade de crimes, d'injustices comme on en a peu connu dans l'histoire. Ainsi, dès le premier acte, on voit l'empereur s'occuper de remplir le trésor public. Sa façon n'est pas très orthodoxe : il presse tout le monde. Entendez bien qu'il ne s'agit pas dans l'esprit du tyran d'assurer une sorte d'égalité devant l'impôt — à moins que l'impôt ne soit la mort, car c'est le seul auquel il donne une assiette sérieuse. Mais il ne faut pas s'y tromper. On ne nous présente pas le portrait haïssable d'un dictateur. Aucune circonstance historique, en fait, n'inspire cette pièce. C'est plutôt la mise en place d'un caractère. Le voilà éclairé de toutes façons, en face de tous les sentiments : l'amour, l'amitié, etc. Il est remarquable que l'événement, le coup de théâtre ne jouent ici aucun rôle. Tout se passe au-dessus des faits, et il n'y a entre les gestes des acteurs que des corrélations philosophiques. Peu d'auteurs pourraient se risquer dans une entreprise comme celle-là.

Qu'est-ce donc que Caligula, hors de son aventure même ? Caligula sans pression extérieure, et seulement nourri de ses propres pensées ? On a le sentiment — Camus s'intéressant davantage à lui qu'à ceux qui vivent dans son orbite — que si ce n'était pas un assassin, ce pourrait être un bien charmant personnage. Je ne plains pas. L'auteur non plus... Caligula n'a que vingt-neuf ans. Il est à l'âge où les grands problèmes moraux ou intellectuels ne sont pas encore résolus par l'abandon, la réussite ou l'indifférence. Il a la passion de la vérité et celle de la logique. Malheureusement, ces deux passions ne vont jamais de pair. Et, dans un esprit hypertendu comme celui de l'empereur, la constatation de l'impossible harmonie crée un choc. Il essaiera cependant contre tout et tous de parvenir à l'entente. Et voici, par exemple, ce que cela donne. Un jour il est malade, et un courtisan lui dit : « César, pour que tu guérisses, je donnerais ma vie ! » « Alors, je la prends ! », répond le jeune homme parce qu'il se sent mieux. Et il fait mettre à mort l'imprudent flatteur. Dites, que deviendrait le monde si chacun de nos propos était pris à la lettre ?

Caligula a, sans paradoxe, le goût de la pureté. Dans notre univers nivelé, il ne serait plus qu'un misanthrope. On ne voit pas aujourd'hui qui pourrait mener si durement la lutte contre les faux semblants, railler les idoles, démonter les rouages du mensonge, et aimer assez incroyablement la vie pour punir de mort la moindre faute contre la vie même. Dans sa présentation, je note que l'auteur a aussi écrit le mot « erreur ». Là est la clé de la pièce. Le service mal compris de la vérité conduit à une erreur qu'on n'arriverait à redresser qu'en laissant l'univers absolument exsangue. D'où tant de crimes qui jalonnent les quatre actes de la tragédie. Crimes inutiles, du reste, car ils ne purgeront rien. Toute la question est là : de ce combat tenace, c'est Rome qui sortira faible et découronnée, à moins qu'elle ne se purge de Caligula. Dès le début, l'issue n'est pas douteuse. Caligula doit mourir. Il le sait, mieux que ses assassins eux-mêmes. Sans cesse il défie leurs complots, leurs consciences, et longtemps, par le défi, semble les faire reculer. En fait, il ne mourra qu'au moment qu'il aura choisi, non point quand il sera las de tuer, mais las de voir encore des taches sur toutes les âmes.

Voilà qu'en relisant ces dernières phrases, je me demande si je ne trahis pas l'auteur. A travers ceci, on va

croire que Caligula a quelque chose d'angélique. Mettons plutôt qu'il soit affligé d'un besoin d'absolu qui tourne mal. Il ne faut pas croire que ses crimes feront frissonner le spectateur. Ils sont conçus et exécutés dans l'abstrait. Même lorsqu'on les vit sur la scène. Le langage dramatique de Camus répugne à la vulgarité, aux moyens reçus. Il est tendu à l'extrême, et sa beauté ne fléchit jamais pour séduire, pour nous donner ce qu'on appelle une émotion de théâtre.

Faire naître cette émotion-là, c'est la besogne de ses interprètes. Camus a écrit une pièce qu'on peut lire. Ce sont des acteurs qui la jouent — et ce n'est pas le texte, si j'ose dire. Il a confié le rôle de Caligula à quelqu'un qui pouvait à la fois lui donner de l'ampleur, du scrupule, de la force et de la subtilité. Personne ne doute déjà plus que Gérard Philipe soit un très grand acteur. Dès son premier rôle majeur — de ces rôles qui soutiennent toute une pièce ou lui font mordre la poussière —, il échappe aux ressemblances, aux moules dans lesquels le temps, pressé, exigeant, incapable de choix lents et dis-

cernés, veut nous enfermer. Je conseille de suivre son jeu de très près ; des premiers rangs si possible : vous y verrez comment un être peut se servir de ses regards et de ses lèvres. Dans la scène où on lui dénonce une conspiration, dans celle où il se fait adorer à la place de Vénus, il passe de la grandeur à la fantaisie selon un barème de possibilités d'une étendue peu commune.

A côté de Gérard Philipe, je signale Michel Bouquet, qui assume la terrible besogne d'être l'unique ami de Caligula, et nous émeut avec des moyens intérieurs, une fine discrétion dans la parole et dans le geste, Georges Vitaly dont j'ai admiré l'assurance, et toute une équipe évoluant avec art dans un décor très beau, très simple, dans des costumes dont l'audace byzantine surprend un peu au début, mais qui deviennent lentement naturels et seyants tant ils aident à donner un miroitement externe à ce drame abstrait, rigoureux, toujours soucieux de ne rien sacrifier aux jeux ordinaires de la scène.

René LAPORTE.

La littérature au cinéma

Il n'est que trop évident que depuis le « parlant », le théâtre a fortement influencé le cinéma, non seulement quant à l'importance du dialogue, mais aussi dans la structure même des scénarios, ce qui n'est pas sans avoir une incidence jusque sur la mise en scène.

Une autre infiltration se produit également de temps à autre — celle de la littérature — et nous en voyons quelques exemples, actuellement.

Je ne pense pas qu'il faille condamner par principe une telle interprétation de deux arts fort différents, non plus qu'une manière ou une autre de faire un film. Tout peut être valable, si l'on réussit à nous émouvoir, nous intéresser ou nous faire rire. Il arrive d'ailleurs que la littérature, portée à l'écran, soit à peine perceptible. Je pense, par exemple, de Malraux... Ce n'est pas parce qu'il s'agit là de l'adaptation d'un roman, c'est parce qu'on y trouve une certaine tournure d'esprit un peu littéraire, intellectuelle tout au moins, celle de Malraux, justement. Dans sa recherche même du « tragique », il apporte un souci d'écriture, une volonté ferme de décanter le comportement des personnages pour en tirer un caractère épuré, qui exclut toute une part des réactions humaines — comme le rire, par exemple — et dans cette vision un peu idéalisée du monde, il me semble qu'il y a quelque chose qui fait songer — dans le bon sens du mot, d'ailleurs — à l'homme de lettres. On dirait que dans cette forme d'expression qu'est le cinéma, André Malraux réussit à employer le même langage que dans ses livres. C'est là qu'on le retrouve et, avec lui, la littérature.

Au contraire, dans *François Villon*, la littérature apparaît au grand jour et le résultat n'est pas heureux du tout. On comprend à la ri-

gueur que les autres n'aient pas résisté au plaisir de faire réciter à plusieurs reprises des vers du grand poète par leurs personnages, mais si on le comprend, on le goûte peu. Les poèmes ne passent guère à l'écran. Cela prend tout de suite l'allure d'une petite manifestation littéraire et, au moment où l'on prétend nous offrir un moment poétique, la poésie s'en va. Il faut croire que la poésie, au cinéma, se loge bien plutôt dans certaines images émouvantes ou dans des paroles particulières flottant sur l'aventure qui s'y déroule.

Cette présence est discernable également dans *les Dames du Bois de Boulogne*, mais sous une forme analogue à celle de Malraux dans *l'Espoir*, en ce sens qu'ici aussi elle apparaît dans la tournure d'esprit. A vrai dire, c'est surtout les tics d'un écrivain, qui est Jean Cocteau. Cependant, c'était de l'excellent Malraux qu'il y avait dans *l'Espoir*, tandis que *les Dames du Bois de Boulogne* nous fournissent un échantillon de fort mauvais Cocteau.

A vrai dire, c'est surtout les tics de Cocteau qu'on y voit, une certaine manière pompeuse de grandir artificiellement les personnages et les événements, sous l'apparence d'une simplicité assez ostentatoire. L'intrigue, tirée d'un épisode de *Jacques le Fataliste*, de Diderot, et qui a pourtant une signification humaine très valable, a été visiblement remodelée à sa façon par un homme de lettres.

Il est vrai que d'après le générique, Jean Cocteau est l'auteur seulement des dialogues. Robert Bresson, qui a réalisé le film, a aussi écrit, paraît-il, le scénario, c'est-à-dire l'adaptation du conte de Diderot. Mais, jusque dans la manie de transposer de force une histoire ancienne dans l'époque moderne, au risque d'en affaiblir la crédibilité, le travail de Robert Bresson ressemble étonnamment à

un pastiche de Cocteau. Cela se voit jusque dans la mise en scène qui épouse curieusement les travers de l'écrivain. Là aussi, la littérature apparaît avec un mauvais visage. L'extrême intelligence, le goût et l'indéniable talent de Jean Cocteau sont restés dehors. C'est tout ce qu'il peut y avoir de faux et d'outrancier dans son style qui font le style des *Dames du Bois de Boulogne*.

Il n'est pas jusqu'au dernier film de Noël-Noël, *la Cage aux Rossignols*, qui ne contienne un petit élément de littérature. C'est une œuvre très gentille, digne de la bibliothèque rose, mais qui, avec d'excellentes intentions et une part de comique indéniable, ne manque pas de charme. Cependant, il y a dans cette histoire un manuscrit de roman dont on se serait bien passé. Ce roman contient une bonne partie du scénario, si bien qu'en voyant les événements se dérouler sur l'écran, nous entendons en même temps une jeune personne lire le manuscrit qui les raconte. Cette sorte de commentaire n'est pas constant, mais il ne vient que trop souvent. S'il ajoutait quelque chose à l'image, il pourrait se justifier, mais comme il décrit assez exactement ce que nous voyons, il est parfaitement superflu. Il est même exaspérant, car on supporte difficilement de s'entendre annoncer par exemple que Noël-Noël sourit au moment même où justement on le voit sourire. On avait compris.

On voit que les intrusions de la littérature, bien souvent, ne sont pas heureuses. Que l'on ne voie pas là une règle générale. Peut-être de grands écrivains, tout en gardant leur vision personnelle du monde, arriveront-ils un jour — comme l'a déjà fait Malraux — à comprendre suffisamment ce qu'il y a de particulier dans l'art de l'écran, pour le renouveler sans le défigurer... Jean ROUGEUL.

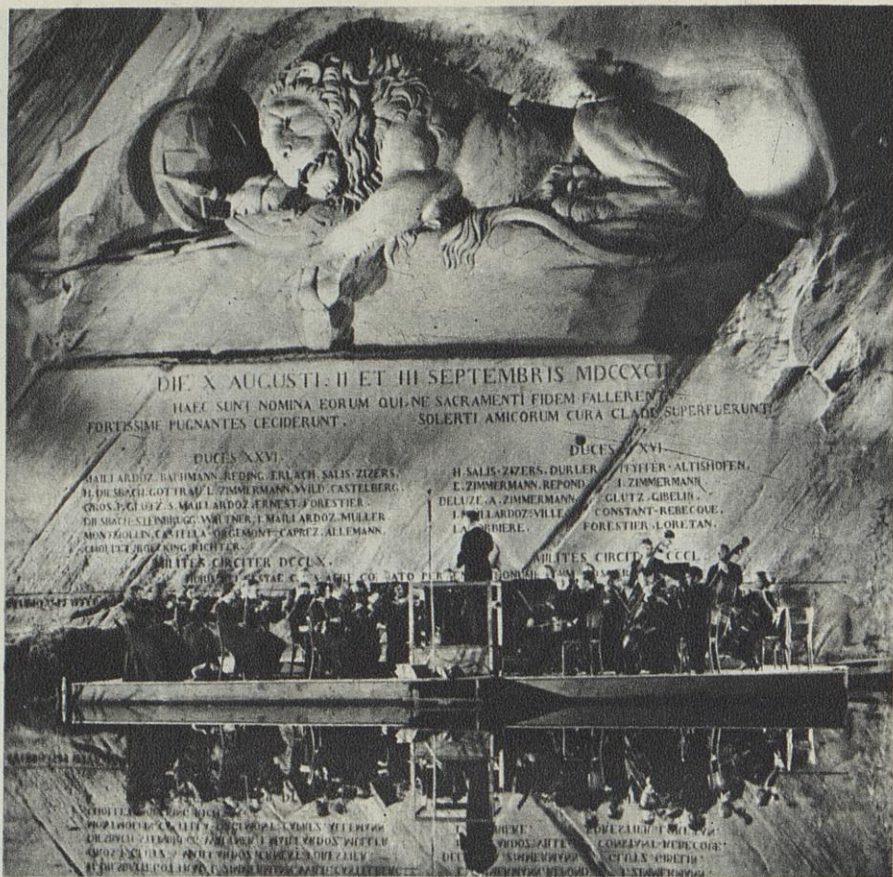
LETTRES LA VIE LITTÉRAIRE AU XIX^e SIÈCLE

René DUMESNIL nous offre de la vie littéraire, entre 1848 et 1890, un tableau extrêmement vivant et révélateur. L'ouvrage fait partie d'une collection, *Histoire de la vie littéraire*, à la réalisation de laquelle l'auteur de ces lignes n'est pas étranger. On l'excusera donc d'en parler avec un intérêt un peu personnel. Cette collection a pour but de « raconter » la littérature française comme cela n'a jamais été fait, ou plutôt, elle la raconte pour la première fois, les « histoires » de la littérature qui ont paru jusqu'à ce jour étant plutôt des « jugements » rendus au nom du goût personnel ou des doctrines esthétiques de l'auteur. La critique universitaire de 1900 a commis dans ce domaine des erreurs demeurées célèbres. La même critique universitaire semble donner aujourd'hui dans le préjugé opposé. Pour elle, tout ce qui est nouveau est valable. On verra ce qu'en pensera la génération de l'an 2000. Quoi qu'il en soit, René Dumesnil, abandonnant le point de vue de la postérité qui est celui des historiens de la littérature qui l'ont précédé, s'est placé pour juger l'*Epoque réaliste et naturaliste* au point de vue des contemporains. Son propos a été de raconter la littérature telle qu'elle a été vécue. Cette conception n'avait inspiré jusqu'alors que des monographies, des biographies. L'ouvrage de Dumesnil est un premier essai de synthèse. D'autres le suivront.

L'*Epoque réaliste et naturaliste* s'ouvre sur un exposé du rôle joué par les écrivains dans la révolution de 48 et des conditions sociales dans lesquelles s'est fait le passage du romantisme au réalisme, et l'auteur se trouve ainsi amené à nous décrire la bohème de cette époque, son esprit et ses mœurs. Des cafés, nous passons dans les salons, des salons à l'Académie, de l'Académie dans les journaux, des journaux à la politique, etc... Nous voyons le goût public évoluer, les réputations se faire et se défaire, les succès se gonfler comme des vagues. Nous voyons la littérature exprimer la sensibilité générale d'une époque, mais nous la voyons aussi se refuser au conformisme où on voudrait la réduire, et alors c'est la longue suite des procès faits aux écrivains par le Second Empire et la Troisième République. Dans quelle mesure la littérature, la peinture et la musique ont réagi les unes sur les autres ; c'est l'objet d'un chapitre particulièrement significatif. Et enfin Dumesnil nous montre la profession littéraire s'organisant peu à peu, se normalisant dans ses rapports soit avec les éditeurs, soit avec les pouvoirs publics, ce qui, d'ailleurs, se prolongera dans la période suivante sans s'accomplir encore tout à fait, puisque nous en sommes toujours à attendre la loi sur le contrat d'édition autour de laquelle on s'est battu il y a dix ans.

L'impression dominante qui se dégage du livre de René Dumesnil est celle d'une animation puissante. La vie littéraire au XIX^e siècle était faite de contrastes qu'on ne retrouve plus de nos jours. Les pires misères, les plus tragiques désordres y côtoyaient le luxe bourgeois et mondain le plus ostentatoire. Nous ne connaissons plus la bohème. Nous ne connaissons plus non plus le luxe proprement dit. Nos vedettes littéraires actuelles vivent fort confortablement, certes, mais fort modérément. Où sont les excroissances financières d'un Lamartine, d'un Balzac, d'un Dumas père, pour prendre trois exemples romantiques dont Dumesnil n'a pas eu à s'occuper ? Où sont, d'autre part, les désordres d'un Nerval, d'un Verlaine ? Quel écrivain de talent ne gagne pas aujourd'hui de quoi vivre convenablement, malgré le manque de papier chez les éditeurs et dans les journaux ? La cause de ce changement doit être cherchée dans la création des hebdomadaires et dans le développement de la lecture en général. Notre époque est fort méprisable à bien des égards, mais c'est un fait que, tant bien que mal, elle nourrit ses écrivains, ce que ne faisaient pas les précédentes.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.



« La Sérénade sur l'eau » au festival de Berne.

LA QUALITÉ FRANÇAISE TRIOMPHE EN SUISSE

DANS un monde encore douloureux, la Suisse vient d'être le théâtre du premier réveil d'une activité artistique internationale. Cette terre privilégiée, qui fut au long des années de guerre un asile, une oasis de paix, de générosité, retrouve, la première, le chemin de la vie et de la solidarité internationale. Des hommes, venus de six nations, ont franchi les frontières fermées depuis cinq ans pour se rencontrer, se connaître, confronter leurs œuvres et leurs idées.

Le foyer d'art qui s'était allumé dès 1938 à Lucerne, autour de l'illustre Toscanini — abandonnant Salzbourg aux nazis — avait persisté, faible, pendant la guerre : la flamme à présent se redresse. On a mentionné déjà l'attention sympathique qui a accueilli les deux jeunes chefs d'orchestre : l'Italien réfugié Alceo Galliera et le Polonais Paul Kletzki, directeur du Conservatoire de Lausanne. Au pupitre, parurent également le Portugais Freitas Branco, le Lausannois Ernest Ansermet, populaires chez nous, et Paul Paray, qui dirigea avec maîtrise la Symphonie de Franck, Pelléas et Mélisande, de Fauré, et l'Apprenti sorcier, de Dukas. Cependant, Marcel Moyse paraissait au cours d'une « sérénade sur l'eau » dans le jardin du monument commémoratif du Lion de Lucerne et Marcel Dupré se faisait entendre sur les orgues de la cathédrale. Toutefois, la seule « création » de cette saison, encore modeste, fut une symphonie du Suisse Willy Burkhard.

Pendant ce temps se déroulaient, à Bâle et à Lugano, d'intéressantes « Semaines cinématographiques internationales ». A Bâle, des projections de films envoyés par huit nations, et dont beaucoup sont inédites en France, alternaient avec des présentations de « classiques de l'écran » apportés par la Cinémathèque française ou puisés dans des collections suisses, et avec des séances de « discussions en congrès ». On aurait pu souhaiter, certes, que le Cinéma français fut représenté de façon plus brillante, plus convaincante ; cependant, la présence, notamment, de MM. Jean Painlevé et Jean Grémillon, leur contribution aux travaux et discussions du Congrès, la part considérable prise par les films français dans les séances de films de cinémathèque (Nana et la Petite mar-

chande d'allumettes, de Renoir, le Chapeau de paille d'Italie, de René Clair, le Chien andalou, de Bunuel...) et aussi la projection in fine des Enfants du Paradis, de Carné, raffermirent notre position.

Pour les Français, l'un des attraits de curiosité de ces séances s'attachait à la présence d'un groupe de cinéastes suédois, avec l'acteur, auteur et metteur en scène Rune Lindstrom, âgé de quelque trente ans, et que ses productions récentes ont mis en évidence. Son film le Chemin qui conduit au Ciel et la Parole, dont il est le protagoniste, nous ont rappelé les qualités de la grande école suédoise de naguère, notamment la recherche de la suggestion psychologique et le jeu très poussé des éclairages.

Il faut citer la belle surprise que nous causa le cinéma suisse, avec la Dernière chance (Lindtheg) : tragique aventure de réfugiés franchissant la frontière italo-suisse sous le feu des patrouilles allemandes ; son admiration intime, son accent de vérité, ce film mérite une belle carrière internationale. Un cinéaste italien, Luciano Emmer, de Milan, enfin, présente deux « documentaires » remarquables sur Giotto et sur Jérôme Bosch, qui restent une des « sensations » de la Semaine de Bâle.

Tandis qu'à Lugano avaient lieu des séances nocturnes données sur les pelouses du magnifique Parc municipal, en bordure du lac. Trois films français furent présentés : Goupi Mains rouges, de Becker, et Espoir, de Malraux, que notre attaché de presse à Berne vint présenter lui-même, et qui fit sensation. Parmi les films étrangers les plus remarquables, citons Cover Girl, de Charles Vidor, en technicolor : film de fantaisie avec de splendides numéros de music-hall, prodigieux déploiement de mouvement, d'inventions, de rythme et puissante performance technique.

Consacrée un peu trop étroitement aux aspects fantaisistes et fantasmagoriques, l'exposition : « Images du Cinéma français » ne donne qu'une idée un peu réduite — non des moins intéressantes certes : celle de l'avant-garde — du rôle prestigieux joué par la France dans l'invention du cinéma, dans le développement de ses techniques et dans l'histoire de ses chefs-d'œuvre.

Pierre MICHAULT.

89^e Année - N° 4329

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

13 Octobre 1945

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay — Tél. : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52

ABONNEMENTS	3 mois	6 mois	un an
France et Colonies	Frs 370	700	1.350
Etranger :			
1/2 tarif postal	385	750	1.450
Plein tarif postal	400	800	1.550

RÉDACTEUR EN CHEF : Pierre CHEVILLOTTE

SERVICE DE PUBLICITÉ DU « MONDE ILLUSTRÉ »
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

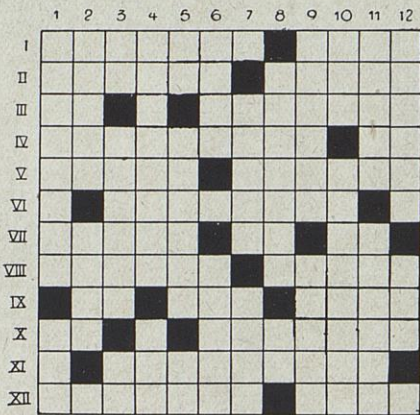
NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 31

HORIZONTALEMENT. I. D'autant plus facilement coupé qu'il est court. — Question suivie d'un coup de feu. — II. Adoucit les suites d'une explication violente. — Sert souvent de caractéristique à un chef qui n'est pas de chez nous. — 3. En tige. — Sa femme eut une fin tout à fait tirée par les cheveux. — IV. Très restreint en raison des restrictions. — Participe. — V. Reçut une singulière invite à persévérer. — C'est sacrifier le bouquet. — VI. Pièce anglaise. — VII. Chacune a son tour. — Pronom. — Fait l'objet d'ardentes discussions. — VIII. Un chef adroit sait en tirer parti. — Préfère exporter ses fruits secs. — IX. Adverbe. — Ne s'exprime pas toujours aisément. — Trouva plus malin que lui. — X. Mis au dernier moment. — Facilite le travail du berger. — XI. Faisait partie des escadrites alliées. — XII. Aime à se chauffer au soleil. A la base d'une sélection.

VERTICALEMENT. 1. N'avait que du rouge sur sa palette. — Ne produit que s'il est pressé. — 2. C'est un facteur qui a assuré sa distribution. — Hermétique s'il est double. — 3. Article. — Sa naissance a fait l'objet d'un célèbre jeu de mots. — Se dit phonétiquement d'un]qui a perdu de sa hauteur. — 4. Spécialiste de la panne. — Fut d'abord vert. — 5. En face. — Jamais devant le capot. — Participe. — 6. Reçoit parfois un bon coup de fusil. — Fond. — 7. Privé de chef. — Rapide quand il est à l'œil. — 8. Un de ses habitants aurait eût des ennuis de nos jours pour abattage illicite et consommation excessive de viande de boucherie. — En face. — 9. C'est aux services de la Propagande de le faire. — Fait de cire et d'huile. — 10. Se met au bout de la ligne dans un certain sens. — Peut combattre le venin de la vipère. — 11. Ne fait grâce d'aucune lettre. — Font la planche. — 12. Agents d'exécution. — A trouvé son maître.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 30

HORIZONTALEMENT. I. Rhéostat, oba. — II. Eunuche, Ab. — III. Mitraillette. — IV. Ile, MI, Alité. — V. Serrées, Es. — VI. IHS, Of, Sr. — VII. Ite, Pulpoir. — VIII. Frétille, Léo. — IX. Ro, Eloigné. — X. Aigu, Témoins. — XI. Isard, Roulis. — XII. Séisme, Ne, Le.

VERTICALEMENT. 1. Remise, Frais. — 2. Huile, Iroise. — 3. Entérite, gai. — 4. Our, Rhéteurs. — 5. Sqames, II, Dm. — 6. Tuile, Plot. — 7. Ael, Soulier. — 8. La, Flegmon. — 9. Self, None. — 10. Ti, Soleil. — 11. Batterie, Nil. — 12. Abees, Rousse.

PHILATÉLIE

Variétés. — Deux variétés de France présentant un intérêt exceptionnel furent découvertes par un philatéliste parisien. Elles affectent le timbre de 1,20 noir, type « République » actuellement en cours. La première rappelle la célèbre variété de l'Empire, dite « Napoléon avec la corne ». Une tache blanche allongée traverse le fond du médaillon et va jusqu'au point du nez, exactement comme sur les timbres de 20 centimes portant l'effigie de l'empereur. Il s'agit d'une variété accidentelle qui est située à la case 3 dans un certain nombre de feuilles impaires, provenant du tirage effectué le 6 février 1945. Cette variété est l'objet d'une étude approfondie de la part des philatélistes parisiens. On a pu constater qu'elle apparaît à partir de la feuille numéro 14503 et qu'elle n'existe plus dans les feuilles à partir du numéro 20963. Etant donné qu'il s'agit d'un timbre destiné à l'emploi courant, la plus grande partie des feuilles contenant cette variété a sûrement servi à l'affranchissement; par conséquent les pièces conservées à l'état de neuf connaîtront sûrement une cote élevée. On parle déjà de 1.500 francs pour la paire: la variété tenant une pièce normale. Chose curieuse: aux guichets de la Recette Principale, rue du Louvre, on a vendu plusieurs feuilles dans lesquelles la tache blanche était crayonnée. Quelqu'un de l'administration a donc aperçu ce défaut d'impression et il a voulu le faire disparaître. La deuxième variété qui affecte le même timbre provenant du tirage du même jour (8-2-45), consiste en une boule noire qui se trouve sur le menton de Cérès. Elle fut dénommée « grain de beauté ». Sa place est à la case 86 des feuilles paires. Le nombre des feuilles affectées par ce défaut n'a pas pu être encore établi. On l'a trouvé dans des feuilles allant du numéro 14502 à 15186; elle n'existe pas dans la feuille numéro 9000, par contre elle se présente dans la feuille numéro 7002 sous une forme moins prononcée. En tous les cas, cette variété est très rare à l'état de neuf et elle prendra place parmi les grandes variétés classiques de France.

Nouveautés. — Les P.T.T. de Luxembourg reprendront les émissions dites « Caritas ». Une série de 4 valeurs paraîtra en décembre prochain. Valeur faciale 20 francs. Sujets: déportés, camp de concentration, maquisards, morts pour la Patrie. Le Portugal a émis une belle série de 8 timbres représentant des célèbres navigateurs, tels que Cabral, Barthélemy Diaz, Magellan, etc. Une série dite « La Résistance » fut émise en Belgique le 10 septembre. Elle est composée de 7 timbres totalisant une valeur faciale de 8 francs. Deux grosses valeurs — une de 7 francs et une de 45 francs — furent également tirées mais elles ne sont pas obtenables aux guichets. Elles sont réservées aux souscripteurs. C'est un très mauvais exemple que donne là l'Administration belge. La Finlande a émis une série au profit de la Croix-Rouge. Les 4 valeurs totalisent une valeur faciale de 13,50 Fmk. Un timbre de 3,50 fut émis pour commémorer le 80^e anniversaire de Stahlberg. On apprend que le bloc suisse « Don des Amis du Timbre » fut tiré en 128.931 exemplaires. Valeur faciale 10 francs. P. ALMASY.

UN CADEAU DE CHOIX...
COLLECTION IMPÉRIALE
J. FORET Expert
ACHAT-VENTE
TIMBRES-POSTE
Env. Catal. P.A. Prix 13F
64.R. LAFAYETTE. PARIS. PRO. 3427

ALBUM DE
TIMBRES-POSTE
D'AVIATION
PRIX: 300F
Avec timbres
500 à 50.000F

MAX DUPUY 55, Rue Montmartre
Cent. 33-13. Paris (2^e)
Achète lots Collections toute importance
Vieilles archives.

BRILLANTS
PERLES
SAPHIRS
RUBIS
EMERAUDES
YVES ROUÉ
JOAILLIER
61, Bd. Malesherbes. Paris. S. Augustin

RUBRIQUE LITTÉRAIRE

Livres de luxe illustrés en souscription
O.C.E.L. Editions
(documentation M)
25, Quai des Grands-Augustins - Paris

RUBRIQUE FINANCIÈRE

CRÉDIT LYONNAIS

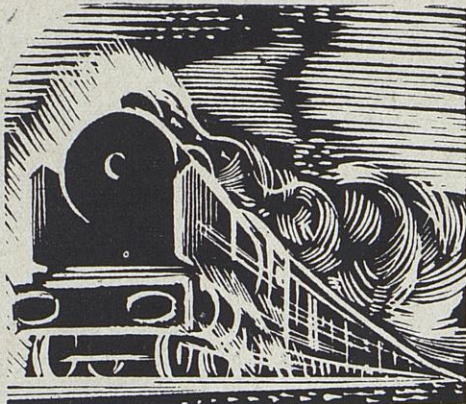
Bilan au 31 juillet 1945.
Le bilan au 31 juillet présente par rapport à celui au 30 juin, des variations qui résultent à la fois du règlement des souscriptions à l'emprunt du Crédit National et du dénouement des opérations d'échange de billets. La diminution du total du bilan est de 4.675 millions; elle porte à concurrence de 3.556 millions sur les comptes de chèques et de 410 millions sur les comptes courants. Du côté de l'actif, l'encaisse marque un fléchissement de 2.850 millions et le portefeuille effets de 4.405 millions. Par contre, les postes coupons, comptes courants et avances et débiteurs divers progressent respectivement de 585, 482 et 1.243 millions.

COMMISSAIRES PRISEURS

Succ. du Cte de MONTALEMBERT D'ESSÉ
2^e VENTE
au CHATEAU de MÈNILES (Eure)
les 14, 15, 16, 17 octobre à 14 h. — Expo le 13.
MEUBLES et SIÈGES du 18^e ESTAMPILLÉS
Argenterie anc. et mod. Livres reliés, bronzes,
tapisseries, tapis d'Orient. Etude de M^e
GOJARD, notaire à PACY-SUR-EURE
C^o Preneur: M^e PRUVOST, 133, Bd. Montparnasse.
Expert: M. Préau, 24, r. Grange-Batelière

GALERIES DE TABLEAUX

ORFÈVRE
CHRISTOFLE
Achète
tous services de table
12, rue Royale
Tous les jours, sauf lundi.



Depuis un an

Ça va déjà mieux :

5.000
LOCOMOTIVES
ont été remises en service

BRAVO LES CHEMINOTS !

A la libération, il ne nous restait plus que 2.900 machines. Nous en avons donc aujourd'hui 7.900. Mais en 1939, nous en possédions 9.100 de plus.



85.000
WAGONS
ont été remis en service
TRÈS BIEN LA
SNCF !

A la libération il ne nous en restait plus que 188.000. Nous en avons donc aujourd'hui 273.000. Mais en 1939 nous en possédions 227.000 de plus.

5.600
PÉNICHES
ont été rendues à la navigation

BRAVO LES CHANTIERS !

A la libération il nous restait 2.900 péniches. Nous en avons donc aujourd'hui 8.500. Mais en 1939 nous en possédions 4.300 de plus.



RETROUSSONS NOS MANCHES

Ça ira encore mieux !

*semaines
Dans quelques temps
sortiront les premiers*

**APPAREILS
PHOTO**



FOCA

APPAREILS DE HAUTE PRÉCISION




★★
FOCA

ROPP

*Trois générations
de
Maîtres-Pipiers*



ROPP EUGÈNE LÉON
1830 - 1907



ROPP EUGÈNE
1859 - 1937



M. JEAN ROPP
DIRECTEUR GÉNÉRAL
DEPUIS 1927



1^{er} Brevet pris en 1869

PUB. P. BARBEY



ENIGME...
POUR VOTRE CHANCE
CERTITUDE
POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE
LOTÉRIE NATIONALE

LSP



CHEVEUX SECS
chaque matin
une friction :
Pétrole Xour

XOUR

P. HERAULT

**COGNAC
BRIAND**

SANS AUCUN PRÉNON
FONDÉE EN 1833



**BRILLANT
COGNAC**

BOUILLIER DELAURIÈRE & C^o
successeurs

*Un bel enfant
naît dans un chou*




*un beau
chou naît
sous un chassis*

VITREX

Notice 45 J sur demande
Société VITREX, 48 bis, rue Lafayette, Paris-9^e

I. D. P. Publicité

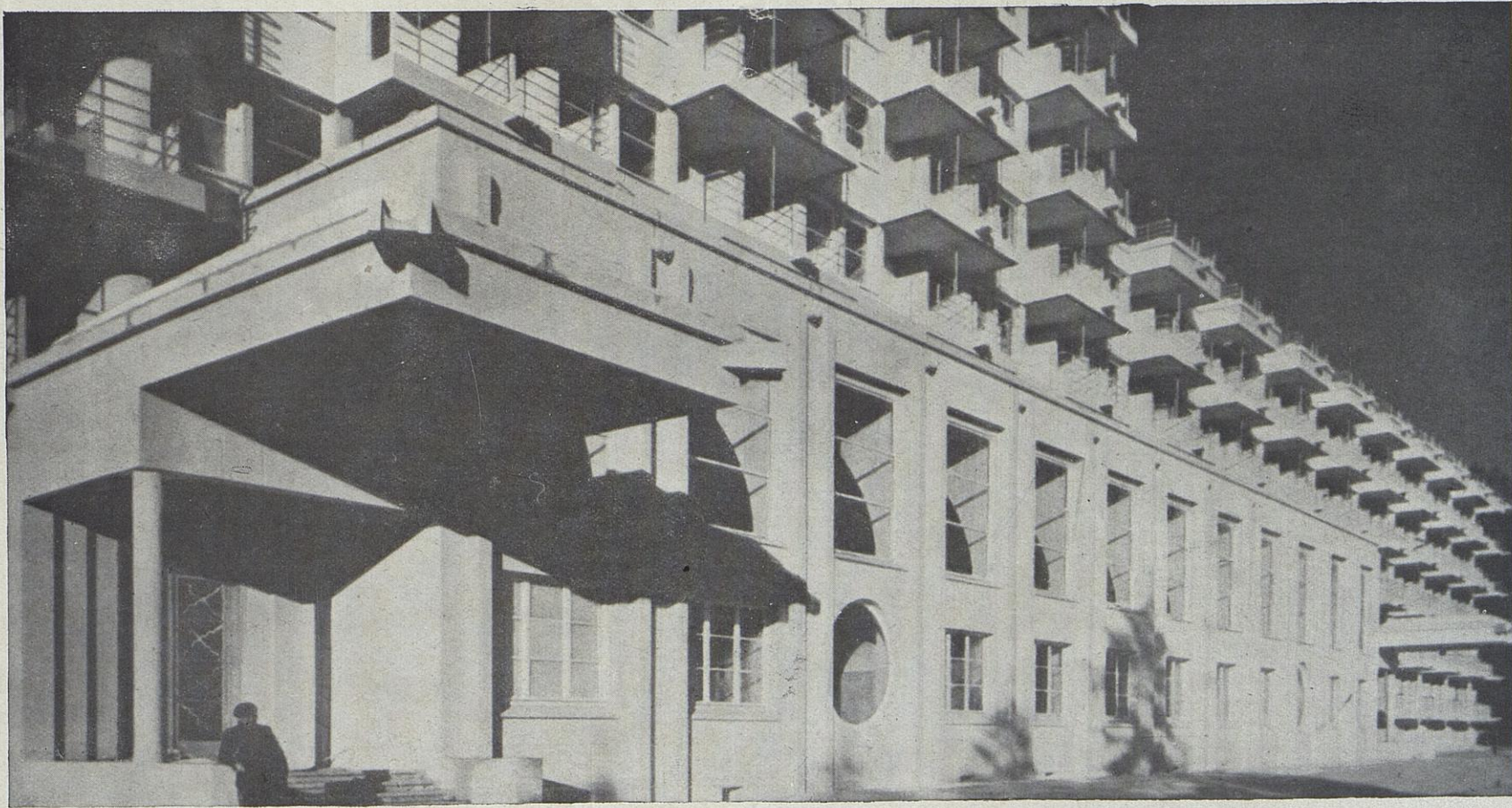


A BLOC DE RECHANGE

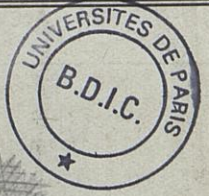
LE PORTE-PLUME
COMPLET ET LE
BLOC DE RECHANGE
375 Fr. TAXE
COMPRISE
ECHANGE STANDARD
DU BLOC USAGE
50 Fr.

EXCELSIOR
DE
BAYARD
le stylo
sans reproche

665



Pour construire des sanatoria, pour équiper et moderniser
le Pays, souscrivez des Bons de la Libération



Révérence



FRANCIS
GILLETTA SC.

FOUQUET

PARFUMEUR

AS ♠ PUBLICITÉ